

No. 3 DECEMBRE 1943

NEWS
FROM
FRENCH
AIR FORCE
STUDENTS

25^{cts}

MAIL



COMPLIMENTS

DE

Pickwick Cafe

MONTGOMERY

Weatherford Printing Company

TELEPHONE 5738

TUSCALOOSA, --:-- ALABAMA

F. MAIL

No de NOEL Decembre 1943

Le Commandant A. de Ponton d'Amecourt

*Commandant les CENTRES DE FORMATION DU PERSONNEL NAVIGANT
EN AMERIQUE, aux Elèves Pilotes, Mitrailleurs, Mécaniciens, Bombardiers,
Photographes, Navigateurs, Radios.*

Mes chers Amis,

Dans l'impossibilité où je me trouve de prendre contact avec chaque Base, je profite de l'occaion qui m'est offerte, par ce Numéro spécial de Noël de F. MAIL, pour vous adresser mes voeux les plus cordiaux pour la nouvelle année.

Depuis l'arrivée des premiers détachements, vous avez facilité ma tâche par l'esprit avec lequel chacun fait face aux difficultés quotidiennes.

Les résultats déjà obtenus sont le meilleur témoignage de votre application; ils augurent parfaitement de l'avenir.

Continuez votre entrainement avec encore plus d'élan, puisqu'aussi bien se rapproche le jour où vous aurez à donner le meilleur de vous même pour la LIBERATION DE LA FRANCE, but suprême de toutes nos énergies.

Signé:

Commandant A. de PONTON d'AMECOURT

VEILLEE DE NOEL 1943 EN FRANCE

par le Sous-Lieutenant Gehant

*"Gloire a Dieu dans les cieux
Paix sur terre aux hommes de bonne
volonté."*

C'est à peine si ces paroles flottent dans l'air en ce soir du 24 dec. 1943: les cloches des campagnes se taisent, pas de lumière dans la nuit la neige est pareille aux autre années, silencieuse, mais le froid est plus dur. Devant les foyers presque éteints les mamans rêvent : elles attendent . . . car cette petite flamme qui couve la cendre est le symbole de leur espérance : jamais elles ne croiront en son évanouissement total—

*"Paix sur terre aux hommes de bonne
volonté."*

Non, il n'y a plus de paix, ont répondu quelques démons de la terre aux messagers célestes. Et la guerre a dominé: les petits enfants ont vu partir leurs papas, sac au dos : ils ont cru qu'ils allaient revenir bientôt, mais les papas ne sont pas revenus ils ont été pris et emmenés par les boches (oh, n'en parlez pas aux petits, ils ont si peur de ces boches qui sont méchants!) . . . ou bien ils se battent loin dans un pays étranger. Le facteur passe de temps en temps, une fois par an, devant la porte pour donner un morceau de papier : "suis en bonne santé, soyez sans inquiétude, papa vous embrasse." . . .

Il n'y a plus de paix pour les épouses et les mères parce-que la paix ne peut exister que dans l'ordre et il est contraire à l'ordre, établi que dans un foyer le mari soit séparé de son épouse et la mère de ses enfants. Il ne peut y avoir de paix tant que cet arrachement, ces séparations dureront.

C'est la dernière fois . . . courage.

Avant de s'endormir et sortant des bras de sa maman qui l'a déshabillé le petit enfant de France fait sa prière à l'Enfant Jésus :

"Jésus, ça ne peut plus durer comme ça ; maman est triste, elle est toute seule, elle m'a dit que vous ne viendriez probablement pas cette année dans la cheminée parce que c'est la guerre et que les hommes n'ont plus le temps de faire des poupees et des jeux. Maman m'a dit que vous pouviez tout, que vous pourriez tout, que vous pouviez faire comprendre aux hommes qu'il ne fallait plus, se battre. Je vous en supplie, petit Jésus, faites que les hommes soient moins méchants et qu'ils laissent revenir mon papa. Je vous donne mes petits sacrifices....

"Petit enfant de France," ton papa est parti, ta maman est triste, ça ne durera pas. J'enverrai encore une fois mon ange qui crierà aux hommes sur la terre, "faites la paix" . . . et les hommes feront la paix quand même; c'est la dernière fois que Noël sera comme ça : sans messe de minuit, sans bois dans la cheminée, sans jouet, ni choclat, ni bonbon dans tes petits sabots. C'est la dernière fois . . . mais il faut que les hommes m'écoulent il ne faut pas qu'ils se moquent de moi. J'aime bien être avec les hommes : ils sont tous mes frères, je me suis fait petit enfant pour eux, j'ai vécu de leur vie et je sais bien que le monde a besoin de paix, de joie . . . je vous les redonnerai. Dors en confiance, petit frère.

"A coté de ta mère, fais ton petit do do en pensant que ton père, va revenir bientôt."



NOEL DANS LA FRANCE --- EN DEUIL---

*A son troisième Numéro F. Mail a rencontré Noël.
C'est le moment où ceux qui sont heureux se sentent encore plus
heureux et aussi où ceux qui sont malheureux se sentent encore plus
malheureux.*

Depuis trois années, l'aube lumineuse de l'Espérance n'a pas relui sur la France. Bien au contraire, à la Noël, plus aigu et plus dur le froid cingle la terre natale déjà martelée chaque jour par l'implacable envahisseur.

Depuis trois années, la cheminée est restée vide de feu. La table de famille est ce jour-là aussi creuse que celle des autres jours. Il n'y a plus rien à donner et à partager que la misère, la douleur, le deuil. Il est interdit par le black out de s'en aller fouler à minuit le tapis immaculé de la neige. ... la nuit, elle aussi est prisonnière—

En 1940, le prisonnier est absent du foyer.

En 1941, d'autres places vides, celles des otages, des déportés.

En 1942, encore d'autres places vides, le déporté a été encore éloigné vers l'Est glace, l'otage a été fusillé.

En 1943, encore d'autres places vides, ceux qui n'ont pas pu résister morts de froid, de faim, de désespoir, ceux qui ont pu partir, fuir la patrie pour recommencer la lutte.

Reste la France et son epreuve de chaque jour.

Les Francais qui faisaient cette France sont separees les uns des autres, ceux qui s'aimaient ne se connaissent plus ou se reconnaissent a peine, ne savent plus rien les uns des autres, ceux qui se voyaient chaque jour ne se sont plus vus depuis des annes et ne se verront plus avant des mois. C'est pourtant dans le coeur de chacun d'eux que vit la France disparue, sacrificee.

Chaque jour il en est qui meurent de la mort la plus atroce, sans avoir pu combattre, ayant donne sans gloire leur vie apres leur souffrance, inconnus a jamais, que personne ne songera a venger, a qui personne ne songera seulement a rendre justice.

Le charnier commun du sacrifice monte peu a peu qui ne sera jamais denombre.

Je songe a ce vieux couvent espagnol pres d'Aliva. La vit l'ordre antique des Hieronymites de la branche de Saint Benoit. Une regle de l'ordre veut que la depouille du Pere Abbe rejoigne apres sa mort celle du plus humble frere convert et depuis plus de six siecles s'accumulent au milieu du cloitre sous la meme dalle profonde sans distinction, sans inscription et sans date, pelle-melle au meme endroit les ossements de la communaute. Sur les bords de cette fosse, d'innombrables miracles ont jailli. Mais pour toujours il est impossible d'en determiner le saint intercesseur.

Noël de France ... Noël d'angoisse de separation et d'attente.

Pour la France cette paix promise aux hommes de bonne volonte scintille au loin comme le phare aux yeux du naufragé que recouvrent implacablement les lames de l'Ocean et qu'il n'apercoit plus sans espoir de secours qu'au travers de ses paupieres brulees par l'eau salee, desesperement accroche a sa planche de salut.

Puisse la France etre sauvee a temps les yeux encore ouverts et non plus enchaines, exsangue et sans souffle pres d'expirer sur le rivage.

Pensons ensemble a l'une de ces petites filles de France dont le pere a ete tue ou fait prisonnier ou pris comme otage, fusille ou requis par la Releve.

Pensons a elle dans cette nuit de Noël.

Elle est seule. Sa mere ne peut ni la nourrir ni la rechauffer. Au loin, on lui a dit que ses grands freres ne sont pas toujours d'accord et que ses oncles pourraient l'abandonner.

Cette petite fille,—regardez la—elle leve la tete vers le ciel tres sombre ou brille une grande etoile dont elle ne peut detacher les yeux.

Cette petite fille prie et souffre en silence. Cette petite fille ne se plaint pas. Elle attend un autre Noël, celui de la delivrance.

Cette petite fille douloureuse, c'est la France.

Pensons a la France.

F. MAIL

DECEMBRE 1943 No. III NOEL

C.F.P.N.A.

French Military Mission

1759 R. STREET

Washington, D.C.

News from
French Air Force Students
in U.S.A.

COURRIER: LT. JACQUES FAUGERAS

Couverture: Une porte de la Kasbah des Oudaias
Photo du Sergent Gendrot

Le Succes de F. Mail

- No 1 Octobre 34 pages
No 2 Novembre 40 pages
No 3 Decembre 48 pages

Ecrivez a F. Mail vos idees, vos critiques, vos suggestions.

Envoyez a F. Mail vos dessins et vos photographies qu'il vous rendra dans un delai de 5 a 6 semaines.

Achetez F. Mail dont les Nos deviendront bientot introuvables.

LE COURRIER DE F. MAIL

Dans notre prochain No nous parlerons en detail d'un important courrier recu de tous les coins de l'Amerique par F. Mail sur les sujets les plus divers. Meme le Pere Noël a ecrit a F. Mail . . . plusieurs fois. F. Mail adresse son grand merci a tous ses correspondants; ils ne perdent rien pour attendre.—

A TOI CADET DE L'AIR

LE CHRISTMAS 1943 déjà s'achève. Tu retrouves, dans la chambre commune, tes compagnons de vol ou de travail. De toute part, l'exclamation est la même : "Cette famille m'a reçu magnifiquement, comme le propre fils de la maison!"

Et le détail de l'accueil précise : "Du vin, du vin de France! ou bien : "Là où j'étais, la mère de famille avait conservé tous ses tickets de viande pour nous offrir un plat OK." Et tel autre, parlant à voix basse à son voisin de lit, lui glisse cet aveu : "Je redoutais le 'cafard' dans cette nuit de Noël, mais on n'a pas été seulement généreux pour moi, on a été bon." "Figure-toi qu'ensemble nous avons tous prié pour la Maison." D'autres achèvent de déballer les derniers colis de Noël envoyés par une Correspondante de New York, de Chicago, de Wellesley College.

Subitement, d'un tiroir encombré, une carte glisse et tombe à terre. C'est un message de STALAG, reçu à Casa, quelques heures avant l'embarquement. Ecrite au crayon encre, d'une main malhabile elle rappelle, d'un seul coup, leur misère, leur solitude à Eux. . . .

Jadis, dans les campagnes françaises, on conservait à la table de famille, la PART DU PAUVRE.

Veux-tu que ton Christmas soit complet? Dès maintenant, prévois la part que tu donneras à ton frère prisonnier.

*Ex P. G. 203
Oflag VID.*



Le Major-Général T. J. HANLEY, JR., commandant en chef des forces aériennes d'entraînement de la Région EST des ETATS-UNIS était SOUS-CHEF d'ETAT-MAJOR des forces aériennes de l'ARMÉE à WASHINGTON avant de se voir confier le 15 juin 1943 son actuel commandement.

Gradué de WEST POINT en 1915 le Général HANLEY a été associé à l'armée de l'air et à son développement, depuis 1916—époque à laquelle il commença son entraînement aérien à SAN-DIEGO (Californie)—Muté de l'infanterie à l'aviation (Section du "SIGNAL CORPS") en avril 1917; il fut promu Capitaine en mai de la même année. En juillet 1918, il est nommé au grade de Commandant à titre temporaire, grade qu'il conserva jusqu'en mars 1920.

Le Général HANLEY fut muté à l'armée de l'air en juillet 1920, en qualité de Capitaine et participa l'année suivante à beaucoup d'expériences de bombardement remplies d'enseignement, sous les ordres du fameux Général BILLY MITCHELL, au large des côtes de Virginie.

Il reçoit ses étoiles de GENERAL de BRIGADE en mai 1942 et MAJOR GENERAL en juillet de cette année.

Diplômé de l'Ecole des Officiers de l'armée de l'air en 1921, de l'Ecole Supérieure Industrielle de l'Armée en 1925, il passe à l'Ecole Supérieure de GUERRE en 1930.

Le Général HANLEY a servi au 3ième Bureau de l'ETAT-MAJOR GENERAL du 26 juin 1939 au 1 juin 1941 Section de PUERTO-RICO.

De nouveau, membre de l'école d'ETAT-MAJOR de l'Air du 13 août au 17 novembre 1941, il devient chef d'ETAT-MAJOR de la 1ère Armée aérienne jusqu'au mois de janvier 1942.

Le Général HANLEY est une haute autorité en matière de pilotage, d'observation aérienne et de technique aéronautique.



HEADQUARTERS
Army Air Forces Eastern Flying Training Command
Maxwell Field, Alabama

To all French students training at stations of this Command:
Greetings.

It is with great pleasure and satisfaction that I welcome you. Since the first of your contingent arrived here in July, I have had the pleasure of meeting and welcoming many of you personally. Since it is impossible so to greet each of you individually, I take this opportunity to wish all of you good luck and success.

You are far from home and loved ones, and in a strange land. Moreover, you are faced with a task which would be difficult even if it were presented to you in your own language and in familiar surroundings. If, at times, you are discouraged, let me remind you that as a group you are succeeding remarkably well, both in mastering the business of flying and in acclimating yourself to your new environment.

The zeal which you have shown toward your training here will hasten the day when France will be free again, and it is my fervent hope and the hope of all those in this Command who are working with you toward this end, that that day soon will come.

Let me also take this occasion to offer you my most cordial Christmas greetings and my best wishes for your continuing success throughout the New Year.

T. J. HANLEY, JR.
Major, General, USA
Commanding.



MESSAGE AUX MERES FRANCAISES

*Radiodiffusé dans la nuit de Noël (Heure d'Europe occidentale)
Poste W.C.B.S. de New York, dans les bandes des 16, 19, 25 & 26
Mètres; retransmis par la B.B.C. de Londres dans ses ondes habitu-
elles et par la Station d'Alger dans les bandes des 31, 45 & 255 Mètres.*

Par le Père Goube

L'Aumonier des Forces Aériennes Françaises en Amérique, le Père Pierre Goube, Jésuite, mobilisé en Septembre 1939 dans la Radiotélégraphie militaire, envoyé à titre de secrétaire d'Attaché Militaire dans une capitale des Balkans, rentré sur sa demande dans une unité combattante pour prendre part à la bataille de France. Croix de guerre.

Après l'Armistice, le Père Pierre Goube est arrêté à son poste de Directeur de l'Institut Catholique de Lille, par la Gestapo, le 21 Janvier 1941. Interné en cellule, à Lille; en forteresse à Breendonk (Belgique); mis aux arrêts de riguers à l'OFLAG VI D de MUNSTER, Westphalie, Allemagne; condamné par un Conseil de Guerre allemand à BRUXELLES, mis en cellule à la prison Saint-Gilles; envoyé en camp de concentration à MERXPLAS, près de la frontière hollandaise. S'évade après 16 mois de captivité.

Recherché en Afrique du Nord, sous son identité d'emprunt, par la police des Commissions d'Armistice italo-allemande, parvient par la voie des airs à Washington.

Combien d'entre vous, Mères françaises, sont depuis des mois séparées de leur fils!

Après une dernière étreinte, ou se dérobant peut-être au contrôle familial, le grand garçon que vous aimiez tant vous a quittées. Engagés dans l'Armée d'Afrique du Nord avant le 8 Novembre 1942, ou évadés de France depuis l'invasion complète de notre territoire, ces Fils de France, en grand nombre, ont sollicité leur admission dans une Arme qui doit normalement assurer à leur liberté recouvrée le maximum de rendement : l'AVIATION.

Au départ d'Afrique du Nord, ils ont entendu les officiers allemands prisonniers qui franchissaient avec eux la passerelle d'embarquement, leur déclarer avec assurance : "Jamais nous ne parviendrons en Amérique, nos sous-marins nous couleront avant!"

Or, les élèves-aviateurs français débarqués sans encombre sont aujourd'hui à l'entraînement.

Il faut les voir lancer leur moteur, vérifier les magnétos, et prendre, en suivant les consignes de piste, leur vol en plein ciel, de jour comme de nuit. . . . allégrement! Le luxe des moyens de formation mis à la portée des élèves est tel, si étudiées se révèlent les méthodes d'entraînement, qu'après moins de quatre mois, les jeunes Cadets de l'Air sont capables de s'orienter seuls dans la nuit.

Rendez vous compte, si vous le pouvez, de la joie de vos fils, lorsqu'après l'étouffement de l'occupation ou l'internement dans les geôles allemandes et les camps espagnols, ces garçons de 20 ans retrouvent une pareille liberté d'action!

Dans la demi-clarté de l'aurore, voyez-les rassemblés chaque matin, en carré, autour de l'immense mât qui porte, avec la bannière étoilée des Etats-Unis, notre drapeau tricolore.

Suivez-les dans leurs jeux, dans leurs sports. Accompagnez-les dans ces Communautés religieuses françaises, dans ces Familles américaines, - françaises, parfois d'origine, mais toujours par le cœur —, qui ont compris que la saine affection d'un foyer accueillant pouvait aider des garçons privés de toute nouvelle des leurs.

Mères françaises, plus que la grisaille des journées qui estompe parfois les souvenirs, certaines fêtes de famille ravivent, intensément, la pensée des absents. En ce 5ème Noël de guerre, vous mesurez davantage le vide laissé par le départ de votre fils.

S'il a la chance d'être ici, parmi nous, réjouissez-vous de ce que les conditions physiques de son existence sont infiniment supérieures à celles qu'il connaît actuellement en France.

Quant au moral de vos garçons, ne tremblez pas! Ne vous tourmentez pas! Bien sûr, il y a parfois les bourrasques de "cafard." Ce n'est que dans les livres qu'on trouve des perfections ennuyeuses et sans heurt. Mais l'élève-aviateur français en Amérique sait qu'il n'est pas seul.

S'il entre dans la chapelle du camp, il aperçoit, dominant l'autel et surmontée elle-même par le Christ, une grande carte de France. Plus peut-être que bien des images, la contemplation de cette carte de France l'appelle à la prière et à l'énergie.

Dans cette nuit de Noël, les yeux braqués sur le petit coin de terre lointaine, sur Bordeaux, Lille, Paris, Nantes, votre fils songe intensément à vous.

La vue des pilotes, Mères françaises, est perçante! Dépassant les contingences, s'accommodant aux plus lointains horizons, le regard des élèves-aviateurs français d'Amérique vous cherche ..., vous découvre, cette nuit!

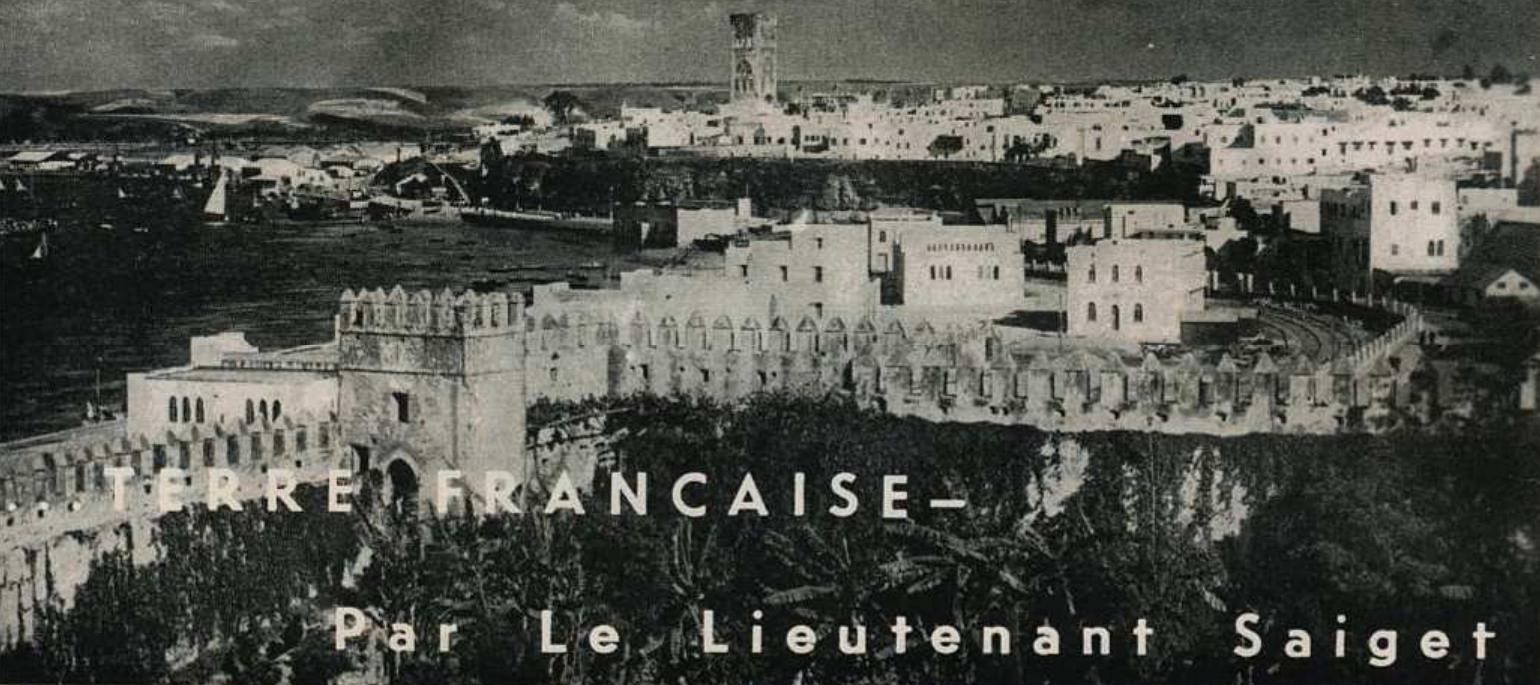
Oui, cette nuit, nous vous apercevons, Mères de France, cachées derrière les tentures et les volets clos, captant avec amour, à travers le vacarme des "brouilleurs" allemands, quelques lambeaux de nos voix.

Le prêtre qui vous parle a pu un jour, prisonnier lui-même, recevoir dans des circonstances pittoresques, l'appel de ces ondes d'Amérique qui vous portent aujourd'hui son message. Il était un peu sceptique alors. "L'AMERIQUE EN GUERRE," n'était-ce pas, après tout, une simple formule de propagande? En regard de ces mots et de tant de promesses futures, n'y avait-il pas la prise imminente de Stalingrad?

Eh bien, non! Parvenus de ce côté de l'Atlantique, nous pouvons vous dire, Français de la Métropole, que l'AMERIQUE EN GUERRE, ce n'est pas une plaisanterie et que notre enthousiasme n'est pas en porte-à-faux sur le réel.

Dans cette nuit de Noël, près du berceau de l'Enfant-Dieu qui a vu tomber bien des empires et bien des dictatures, ranimez plus que jamais votre confiance. Loin de trembler pour vos fils, COMPTEZ SUR EUX. . . Vous les avez formés. Mères françaises, ils ne décevront pas votre amour.

LE MAROC...



...TERRE FRANCAISE -

Par Le Lieutenant Saiget

(PORT DE RABAT)

Curieuse est la destinée de cet empire, aussi vaste que la France métropolitaine, situé aux portes de l'Europe et qui est demeure jusqu'au début du vingtième siècle fermé à la civilisation moderne, comme à toute penetration étrangère.

Moins sereine mais combien plus passionnante est devenue la vie de cette terre depuis que la conquête française en a fait le pays le plus neuf de l'Ancien Monde et l'un des plus attrayants qui soient.

L'intérêt tout particulier qui s'attache au Maroc réside dans la coexistence et la co-pénétration de ces deux aspects antinomiques : celui d'un vieux pays, habité par des races dont l'origine se perd dans la nuit de l'histoire, celui d'un pays neuf, tout neuf puisqu'il n'a que trente ans à peine.

* * *

Quelle nation pourrait se dire plus vieille que le Maroc si vraiment l'expérience est la marque de l'âge. Cet Empire a connu toutes les races du monde méditerranéen et la plupart des grands conquérants de l'Histoire. Sur lui ont déferlé d'innombrables vagues d'invasion.

A la suite de la vieille métropole d'Utique, l'orgueilleuse Carthage, plusieurs siècles avant J.C. a poussé jusqu'à lui ses comptoirs commerciaux. Les travaux de laine, les cuivres du Souss, les cuirs, étaient échangés contre les objets manufaturés les plus divers, en particulier, les armes.

Sous couvert d'échange et de trafic, Carthage paraît avoir exercé sur les peuplades autochtones une influence profonde. Longtemps après la chute de la ville, la langue punique est demeurée usitée dans les milieux populaires eux-mêmes. Ayant renversé Carthage, Rome ne pouvait se désintéresser de ses zones d'influence. Le Maroc fut occupé et des garnisons établies aux points importants du pays. Puis des villes furent construites. De nos jours nombreuses sont encore les traces de cette main mise la plus bienfaisante qu'ait connue le Maroc jusqu'à nos jours.

L'Empire Romain, en effet, était alors à l'apogée de sa grandeur. La paix romaine qui couvrait le Sud de l'Europe étendit ses bienfaits à l'Afrique du Nord. Le Maroc y trouva son compte : deux siècles de prospérité.

A l'encontre des Carthaginois toutefois les Colons romains paraissent avoir adopté une attitude distante, une politique de séparation à l'égard des indigènes. Ce sont eux qui ont inventé le mot "Berberes." Berberus, le Barbare, celui dont on ne comprend pas la langue. En retour l'indigène fabriqua pour désigner ses maîtres un vocable encore en usage aujourd'hui "Er Roumi" celui qui vient de Rome, l'étranger.

Le grand événement de cette période romaine est ici comme en Europe l'avenement du christianisme. La religion nouvelle fit de nombreux adeptes chez les berberes. Pour étonnant que ce fait nous apparaisse, une époque fut où la plus grande partie des populations marocaines : celles vivant dans les plaines et les villes étaient de fervents adeptes du catholicisme. Vers le douzième siècle après J.C. Marrakech constituera encore un diocèse prospère.

Passe ces deux siècles de sérénité le Maroc va connaître à nouveau la guerre intérieure et l'envahisseur étranger.

Le premier pas vers la décadence fut franchi lorsque les guerriers Vandales venus d'Espagne débarquèrent sur le promontoire où s'élève aujourd'hui Tanger. Ce ne fut la que le début d'une longue période obscure dans laquelle va sombrer la prospérité du Maroc.

Cette période agitée, et le plus souvent malheureuse, est pourtant la plus importante de l'histoire Nord Africaine car elle comporte ce fait capital qu'est l'invasion arabe.

Des les onzième et douzième siècles de notre ère les premiers guerriers venus d'Arabie propagateurs de l'Islam firent leur apparition dans l'Empire du Mogreb. Ils furent bientôt suivis par des hordes de tribus pillardes. Les Arabes Hilaliens et Solaliens attirés par l'espoir du butin. Ces peuplades s'établirent dans les plaines les plus fertiles tandis que la population berbère, au Maroc, se retirait dans les montagnes.

L'œuvre destructrice des premières tribus arabes fut telle qu'aujourd'hui encore elle fait peser sur l'économie du pays une lourde hypothèque. Les troupeaux de chevres et de moutons dévastèrent les cultures. Les travaux d'irrigation furent saccagés les plantations d'arbres rasées.

Le Maroc connut alors une ère douloureuse, dans laquelle une récolte déficitaire signifiait une famine, période qui sera toutefois éclairée par le règne de grands sultans dont le plus fameux Moulay Ismaïl au XVII siècle envoya un ambassadeur à la Cour de Louis XIV.

A l'inverse des conquérants antérieurs les tribus arabes s'établirent de façon durable sur le pays conquis. Aux premiers arrivants succéderont de nouvelles vagues d'immigrants plus polices qui amenaient avec eux des bribes de culture arabe, et bien entendu la religion musulmane.

L'exclusivisme de celle-ci ne tarda pas à faire disparaître toute trace de catholicisme au Mogreb. Coupe de Rome sa métropole le Christianisme ne peut survivre en terre marocaine. Avec lui fut effacée pour longtemps toute influence latine c'est à dire européenne en Afrique.

A peine est-il besoin de mentionner dans cette rapide esquisse historique, la conquête Turque de l'Afrique du Nord. Elle n'ébranla pas sérieusement la structure interne du Maroc. Elle eut seulement pour résultat de l'isoler de ce pays voisin, l'actu-



LE MARECHAL DE FRANCE

HUBERT LYAUTHEY

CREATEUR

DU

MAROC

elle Algérie, sur lequel la souveraineté ottomane s'exerça sans partage. Cette séparation aida sans doute le Maroc à éviter jusqu'au bout toute corruption toute influence venues de l'extérieur.

La succession des faits historiques rend compte de l'état dans lequel se trouve le pays au début du XX siècle. La base de la population est toujours constituée par la race berbère mais celle-ci n'a conservé sa pureté ainsi que sa langue originelle que dans les massifs montagneux d'accès difficile Moyen Atlas Haut Atlas Anti Atlas. Dans les villes et les plaines une fusion s'est opérée entre les autochtones et les immigrants arabes. L'Islam a imposé la langue arabe. Il a créé et maintenu une xénophobie toujours en éveil qui a eu pour résultat la séparation totale du Maroc d'avec le monde civilisé.



La France, cependant, s'était établie depuis 1830 en Algérie. Elle en avait fait une colonie prospère dans laquelle elle entendait que l'ordre regnât. Or, les tribus marocaines ne cessaient d'opérer des razzias sur les territoires limitrophes d'y pratiquer le pillage et le meurtre. Le Sultan s'étant déclaré incapable d'assurer le respect de notre frontière il fallait que la France intervint. C'est ainsi qu'en 1910 le Général LYAUTHEY commença cette œuvre magnifique que fut la conquête et l'organisation du Maroc. Cette tâche grandiose est encore inachevée. Des maintenant pourtant le travail accompli a véritablement fait du Protectorat, tant par son statut juridique que par sa structure économique le pays assurent le plus neuf et sans doute le plus original qui soit. Moderne, le Maroc l'est d'abord par le statut juridique qui donne au pays son cadre, celui d'un protectorat.

Bien loin en effet d'avoir cherché à imposer aux tribus marocaines une organisation européenne Lyautey eut l'idée de restaurer l'ordre ancien en lui rendant sa perfection originelle. Travail de longue haleine. Rien de plus malaise que de retrouver dans les cadres décadents des tribus la véritable administration marocaine. L'œuvre pourtant fut menée à bien. Un régime distinct fut concu pour les populations berbères et pour les arabes. Les unes et les autres toutefois furent à nouveau gouvernées par des chefs choisis chez les hommes les plus respectables d'entre elles. Le rôle des autorités françaises au Maroc est désormais de contrôler les chefs indigènes, non de s'im-

Mur Saint de Moulay Idriss

miscer, hors le cas de nécessité dans l'administration des tribus.

Un autre trait non moins original du statut juridique marocain est la liberté accordée jusqu'à la veille de la guerre à tous les étrangers non allemands de s'établir au Maroc d'y exercer une activité professionnelle de leur choix sous le contrôle et la protection des autorités judiciaires marocaines.

Nombreux étaient ainsi les résidents espagnols, anglo-saxons, suédois, suisses, etc. ... ayant fixé en territoire marocain leur domicile et le siège de leur activité. Ce n'était pas l'un des traits les moins curieux de ce pays que la diversité des nationalités qui le constituaient. La colonie française toutefois est demeurée numériquement et qualitativement l'élément prépondérant. L'autorité française en outre a su imposer à cette juxtaposition de races une sorte de caractère national marocain qui a fait de la plupart des immigrants de loyaux sujets sincèrement attachés à leur pays de adoption.

Inspiré du même esprit largement liberal était le régime douanier en vigueur au Maroc. Tous les produits qu'elle qu'en soit l'origine n'étaient soumis qu'à un droit unique n'augmentant que faiblement le prix de revient. Le marché marocain était par suite devenu le point d'entre des produits et objets manufacturés de toute provenance. D'où une abondance d'approvisionnements un abaissement des prix qui faisaient de la vie matérielle au Maroc la plus aisée, la plus large qu'un européen ait jamais rencontrée.

Dans ce cadre juridique concu selon les idées les plus souples devait se développer une vie économique pleine de jeunesse et de dynamisme.

L'organisation économique du Maroc porte l'empreinte du génie de Lyautey. Ce grand administrateur a compris dès l'origine que les ressources du Maroc étaient de deux catégories. D'une part celles qui nécessitaient pour leur exploitation rationnelle des capitaux et une organisation que seul l'Etat pouvait fournir d'autre part celles dont la mise en œuvre devait être laissée à l'initiative privée.

Le meilleur exemple des premières est constitué par les phosphates marocains. Le Maroc possède des mines d'où sont extraites les phosphates les plus riches du monde. Leur exploitation a été confiée à un organisme d'Etat. L'expérience fut pleinement satisfaisante. Cet organe, géré selon les



S. A. I. SIDI MOHAMMED
Sultan du Maroc

methodes les plus modernes, a dote les mines marocaines d'un reseau d'installations et de transport qui procurent un rendement sans precedent. L'Office des Phosphates a ete jusqu'a equiper pour les besoins propres de son industrie un port tout entier : SAFI, sur la cote atlantique du Maroc. A la veille de la guerre les benefices de l'exploitation phosphatier fournissaient plus d'un tiers des ressources totales de l'Etat Marocain. A cote de cette experience en quelque sorte socialiste, l'economie marocaine a fait une large place a la propriete privee.

De tres vastes etendues de terres etaient a la conquete francaise possedees collectivement par des tribus indigenes, et, pour la plupart, laissées en friche. Beaucoup ont ete achetees par le Gouvernement et reparties entre les colons. Par ailleurs des transactions s'opérerent directement entre cultivateurs indigenes et colons immigrants.

Par l'un et l'autre de ces moyens de vastes domaines agricoles se sont constitues dans lesquels peuvent etre appliquees les plus recentes methodes de culture. Bien que la main d'oeuvre indigene soit en general abondante, le machinisme agricole s'est partout impose donnant aux denrees agricoles marocaines des prix de revient qui leur permettent de soutenir la lutte sur les marches mondiaux.

L'etat marocain s'emploie sans cesse a elargir ce domaine de l'initiative privee. Il y parvient en consacrant l'essentiel de ses ressources a l'assainissement et a la mise en valeur de regions jusqu'alors malsaines ou desertiques. Un cas typique de cette politique est celui de la plaine du RHARB qui s'étend entre l'oued Bou Regreg dont l'embouchure constitue le port de RABAT et la frontiere du Maroc Espagnol. Cette vaste plaine d'alluvions, terre basse, était largement empaludee. Des travaux de drainage evacuant les eaux stagnantes, combines avec des travaux d'irrigation—dont la source est le barrage geant de l'oued BETH—ont fait de cette region l'une des plus riches productrices d'agrumes et de primeurs de toute l'Afrique du Nord.

A un pays si jeune si plein de dynamisme il fallait des moyens d'échange efficaces. Presque spontanement sont nes de vastes ports, de grandes villes un reseau de routes des voies ferrees electrifies dont l'existence ne peut que plonger dans la stupefaction si l'on considere qu'a leur place il y a une trentaine d'annees n'existaient que le neant, le desert, quelques tentes indigenes une piste pour mulets et chameaux.

En 1910 "DAR BEIDA" nom marocain de CASABLANCA n'etait qu'une mediocre



Tour Hassan a Rabat

assemblage de maisons arabes en torchis. C'est aujourd'hui une ville d'un demi million d'habitants dont le port peut abriter ravitailler et decharger plus de cinquante navires a la fois. Aucune des fameuses "villes champignons" des Etats Unis n'a eu croissance aussi rapide.

* * *

Bien que l'oeuvre de modernisation et d'équipement du Maroc constitue une réussite certaine ce n'est pas elle a nos yeux qui represente le plus réel succès français dans le Protectorat.

Le point vraiment delicat de la tâche etait de faire vivre en bonne intelligence les deux aspects de la vie du pays. L'aspect traditionnel lui meme deja complexe, puisque resultant du melange des races autochtones et des envahisseurs arabes, l'aspect moderne, qui se heurtait avec le nouvel apport de populations qu'il comportait a la traditionnelle xenophobie musulmane.

Un parfait equilibre a pourtant ete etabli et ce fut une consolation pour les Francais du Maroc de constater qu'a aucun moment apres la défaite cet equilibre n'a été serieusement remis en question.

JACQUES SAIGET,
Contrôleur Civil du Maroc.
(Cdt. du N + 3 Détachement)



MAUSOLEE
ou repose
la depouille du Marechal Lyautey

Après la chute finale de Napoléon à Waterloo le roi Louis XVIII, un Bourbon qui s'était enfui à Bruxelles après l'évasion de Napoléon d'Elbe en mars 1814, retourna à Paris en jürant vengeance contre tous ceux qui avait servi sous Napoléon dans une activité ou une autre, soit militaire, soit civile, pendant la période des Cent Jours; c'est à dire depuis le moment de la restauration de Napoléon comme empereur en mars 1814 jusqu'à sa défaite à Waterloo. En plus de tous ces employés civils et militaires qui furent bannis furent les Députés survivants de la Convention nationale (1791-95) qui avaient voté la mort de Louis XVI. Ces hommes étaient connus comme régicides.

Comme résultat de la politique du gouvernement de Louis XVIII, des milliers de Français s'envolèrent de France, beaucoup d'entre eux s'exilant aux États-Unis. Parmi ces réfugiés dans ce pays se trouvaient cinq des régicides: Henz qui mourut de pauvreté à Philadelphie; Quinette qui retourna en Europe mais qui était encore un exilé à Bruxelles quand il mourut; Garnier de Saintes qui se noya dans la rivière Ohio; Pennières qui mourut de la fièvre jaune en Floride; et le dernier, Lakanal, qui après 22 années d'exil retourna en France où il y passa les dernières années de sa vie en paix.

Parmi les réfugiés français, le plus éminent fut Joseph Bonaparte, frère de Napoléon qui avait été une espèce de roi (*puppet*) d'Espagne et des Amériques. Joseph s'établit près de Philadelphie où il y demeura seize ans jusqu'à son retour en Europe. Sa présence dans le voisinage de Philadelphie y avait attiré beaucoup de réfugiés français, et cette ville devint le foyer central du mouvement des réfugiés français. Ceux-ci avec l'encouragement de notre gouvernement fédéral, se déterminèrent à fonder une colonie pour y établir la culture de la vigne et de l'olivier. Des messagers furent envoyés vers l'ouest et dans le sud afin de trouver une location convenable, et finalement se décidèrent en faveur de "White Bluffs" sur la rivière Tombigbee, là où est maintenant ce qu'on appelle le sud-ouest de l'Alabama, pour y établir cette colonie. Plus de 350 Français souscrivirent à cette entreprise en achetant à long terme de paiement de terres variant de 60 à 480 acres chaque. La ville de Demopolis y fut fondée par les colons qui arrivèrent sur les rives de la Tombigbee en 1817. La mort de Napoléon en 1821 affaiblit beaucoup l'enthousiasme de cette entreprise; la colonie commence à se désagréger et vers 1830, très peu de ces colons français restaient encore.

Les Francais en Alabama

Un des plus grands propriétaires de la colonie à Demopolis fut le régicide Lakanal qui posséda 480 acres de terres, mais qui en fait ne vécut jamais à Demopolis.

Joseph Lakanal naquit en 1762 dans le sud extrême de France, tout près de Foix dans l'Ariège. Après avoir été élève à l'école des Pères de la Doctrine chrétienne à Toulouse, il devint un instituteur dans cette congrégation, atteignant le professorat de philosophie à Moulins. Quand il était à Moulins la Révolution Française éclata, et en 1791 il revint dans son pays de naissance, l'Ariège où il devint peu après un chef révolutionnaire. Il fut élu Député de la Convention Nationale et fut présent lors de la réunion des membres de la Convention le 21 septembre 1792. Il favorisa la fondation de la République, vota la peine de mort pour le roi Louis XVI, devint membre du Comité d'Instruction Publique, et dans l'automne de 1793 fut envoyé comme représentant de la Convention pour organiser la Révolution en Dordogne et dans le territoire adjacent. Après la chute de Robespierre, il retourna à Paris où, après la création du Directoire, il y fut choisi comme membre du corps législatif des Cinq Cents.

Pendant toute sa carrière législative, Lakanal se montra intéressé par le côté culturel de la Révolution, surtout en éducation. Il fut très actif dans le Comité d'Instruction Publique, et fut connu comme sa cheville-ouvrrière. Il fut largement responsable pour la fondation de l'École Normale, précurseur de la présente École Normale, et fut un des organisateurs de l'Institut de France. Il ne fut jamais vu favorablement par Napoléon, mais tint une position sous l'Empire comme Directeur des Poids et Mesures d'un groupe de Départements français. Quand il occupa cette position, il fut capable d'introduire complètement le système métrique qui avait été théoriquement adopté auparavant.

Quoique le nom de Lakanal ne soit pas parmi ceux des proscrits du gouvernement de Louis XVIII, l'exécution du Maréchal Ney et la clamour qui s'éleva aussi au sujet de l'évasion de Lavalette qui avait été le ministre des Postes de Napoléon détermina Lakanal à s'échapper de France. En janvier 1816 il fit voile pour New York où pendant quelques semaines il fut intimement associé avec Joseph Bonaparte. Le printemps suivant il descendit la rivière

"JOSEPH LAKANAL"

par JOHN C. DAWSON
Professeur de langues romanes
à l'université d'Alabama.

Ohio jusqu'à la colonie de Suisses de langue française à Vevay, dans l'Indiana. En 1805 une colonie de paysans suisses des environs de Vevey, en Suisse, s'était établie sur les rives de l'Ohio. Vevay en Suisse nous rappelle la scène de quelques unes des pages les plus charmantes de la *Nouvelle Héloïse* de Jean Jacques Rousseau.

Lakanal acheta une ferme dans le Kentucky, en face de Vevay, près de la ville présente de Gallatin, Kentucky. Ici, il vécut en fermier Kentuckien jusqu'en 1822 quand il fut appelé à devenir président du Collège d'Orléans, récemment fondé à la Nouvelle Orléans. Après deux années d'administration couronnée de succès, il donna sa démission à cause de l'opposition des royalistes qui se trouvaient parmi les Français à la Nouvelle Orléans. Lakanal était considéré comme un prêtre apostat, un révolutionnaire, un déiste, un franc-maçon. Il ne s'était pas naturalisé et avait refusé de le faire, préférant conserver sa nationalité de Français dans l'espérance qu'un jour il pourrait retourner en France.

Après être parti de la Nouvelle Orléans, Lakanal visita la colonie française à Démopolis; mais constatant que la colonie était dans un triste état de désintégration, il alla à Mobile où il y vécut pendant treize années, la vie d'un planteur de coton, retournant finalement en France en 1837.

Comme Lakanal était un des plus grands actionnaires de la colonie à Démopolis, on a posé la question naturelle: pourquoi avait-il préféré vivre dans le Kentucky et n'avait jamais essayé de remplir les conditions de la concession à Démopolis? Selon l'opinion de l'auteur de cet écrit, Lakanal n'a jamais été à la colonie de Démopolis quand celle-ci fut établie, parce qu'il était alors engagé activement dans un complot pour placer Joseph Bonaparte sur le trône du Mexique et de faire couronner Napoléon

Empereur de l'Amérique latine. Lakanal fut très intéressé dans la fondation de la colonie à Démopolis, mais cela n'avait été pour lui seulement que le point de départ d'une plus grande entreprise. Ce complot n'était pas sans une ressemblance à celui de Aaron Burr, et faillit misérablement parce que certains papiers envoyés par Lakanal à Joseph Bonaparte furent découverts et le complot dénoncé. Après avoir considéré les faits, le Ministre d'État décida que puisqu'il n'y avait pas en effet de crime commis Lakanal ne serait pas poursuivi par la loi. La frayeur que Lakanal a dû avoir, fut en toute probabilité la cause qui le tint éloigné de Démopolis. Ce complot fut l'avant-coureur de l'occupation française du Mexique une génération plus tard, une entreprise qui se termina finalement par l'exécution de Maximilien et la folie de sa femme Charlotte.

Pendant son séjour à Mobile, Lakanal maintint une correspondance avec son ami en France, le célèbre naturaliste Geoffroi Saint-Hilaire. De ces lettres nous avons des aperçus de la vie de Lakanal comme planteur, autant que de l'intérêt qu'il prit de la faune et la flore de la région de Mobile, et aussi de l'intérêt intense qu'il montra pour une petite tribu d'Indiens qui vivait près de lui. En 1837, il retourna finalement en France. Exclu comme membres de l'Institut en 1816, parce qu'il était un récidive, Lakanal fut réadmis comme membre de l'Académie des Sciences morale et politiques en 1834. Après son retour dans son pays natal il passa ses derniers jours en servant l'Institut. Il prit plaisir à l'admiration et à l'amitié du fameux sculpteur David d'Angers, qui sculpta un buste de lui qui fut placé dans les couloirs de l'institut.

Lakanal mourut en 1845 d'un refroidissement contracté pendant une session de l'Institut. La ville de Foix lui érigea une statue en bronze de grande taille. De nombreuses rues et écoles en France ont été nommées en son honneur. A Paris il y a une rue Lakanal et un Lycée Lakanal. A Toulouse où il reçut son éducation il y a aussi une rue Lakanal.

F. Mail est heureux de présenter à ses lecteurs cette étude de Monsieur le Professeur John C. Dawson qui a consacré une partie de son activité à rechercher les Souvenirs Français dans l'Etat d'Alabama.

F. Mail souhaite d'accueillir aussi souvent que possible ces collaborations spontanées d'Américains que leurs études ont amene à s'intéresser plus spécialement aux activités françaises dans le Nouveau Monde. Que Monsieur le Professeur Dawson trouve ici l'expression de notre respectueuse gratitude.

LE RAPPORT DE DIEU

—“Faites moi appeler l'ange qui a redige ce rapport,” dit Dieu a Saint-Michel, l'Archange.

Habituellement, il n'employait que peu ces formules lapidaires, vis a vis de ces subordonnes : il n'en voyait pas tres exactement l'utilite. Mais en ces temps de fete, la discipline se relachait, et tous les ans, du milieu de Decembre au milieu de Janvier, Dieu reprenait ces phrases hachees, ces expressions militaires, avec une vigueur de ton qui eut fait honneur a un Sergent-Chef de Carriere. Il les ponctuait meme parfois, avec discretion, d'un juron pas trop accentue, un juron divin, qui le faisait sourire, du bout des paupieres, comme d'un souvenir.

—Saint-Michel, parce qu'il entrait dans le jeu, clqua des ailes et repondit.

—“A vos ordres, mon Dieu.”

Et, s'eloignant un peu, il alla souffler dans sa grande trompette, un coup long et deux coups courts, pour appeler l'ange de Semaine : Celui-ci arriva d'un coup d'aile de gymnastique, encore qu'on ne l'eut pas specifie. Mais, comme il guignait une place plus proche du Seigneur, il avait tendance a toujours trop bien faire, ce qui l'aurait fait detester de ses camarades, s'ils avaient pu etre atteints par ces bas sentiments.

—“A vos ordres, Mon Archange.”

La voie hierarchique fut ainsi parcourue dans un sens, puis dans l'autre et l'ange hagard, qui avait redige la rapport, se trouva devant Dieu, un peu emu malgre sa beatitude eternelle.

—“Ah, vous voila, dit Dieu, vous voila ...c'est a vous ce rapport.” —Il tenait le parchemin d'un pouce et d'un index circonpects, un peu loin de lui. L'Ange prit un air penaude, ne sachant a quoi s'en tenir. Il se composait une attitude passe-partout, qu'il aurait pu changer rapidement sans paraître pris au depourvu.

—“Vous etes poete, mon garcon, vous etes poete” . . .

L'air penaude de l'ange s'accentua. Son emotion disparaissait devant une immense tristesse, celle de se decouvrir poete. Jus qu'a ce moment precis, il ne s'en etait qu'a peine doute, et n'y attachait pas d'importance, vu qu'il etait un Ange et que ca lui semblait bien permis. Et, mis en face du fait, il en concevait soudainement toute



UN CONTE D'APRES-GUERRE

l'horreur, devant le visage ferme du pere; il etait pret a battre sa coulpe, et il joignit les mains en courbant la tete, penitent par avance d'une faute qu'on allait lui preciser.

—“Comment,”—Continue Dieu—“Je vous envoie sur Terre avec des pouvoirs surnaturels, et reconnaissiez qu'il etaient etendus. Je vous envoie sur Terre pour que vous me rendiez compte, et un compte exact, de tout ce qui se passe a la fin de cette annee, a la fin de cette guerre, et vous trouvez moyen de me ramener cette histoire . . . sentimentale. . . .”

Il avait cingle les syllabes, la muette tremblant au bout de la langue, sans la passer, vibrante encore de colere contenue. L'Ange devenait rouge.

—“Je vous demande ce que pensent les hommes, les hommes de tous les pays, tous les hommes que vous avez pu voir, ce qu'ils pensent de cette guerre enfin finie, et de cette paix enfin commencee, je vous demande de m'apprendre quels sont encore les mechants et si les vertueux vont enfin triompher, sur qui de dois m'apitoyer, quels petits enfants ma grande puissance d'apitoiement doit caresser, et sur quelles vieilles crapules ma grande toute puissance de justice doit s'abattre, parce que ma grande toute puissance est universelle; je vous demande des renseignements utiles, vous m'entendez, utiles, et c'est ca, que vous me rapportez.”

Il prenait un air rageur pour bien entrer dans son role et il s'essayait a parler comme ecrivait PEGUY, l'ange PEGUY, parce qu'il trouvait que ça allait bien a sa Majeste un peu trop solennelle. L'Ange, immobile dans sa grande robe blanche, immaculee et marmoreenne, commençait a sourire, car il avait compris, intuitif.

—“Je vous demande un rapport clair, precis, concis sur cette situation ahurissante, chaotique, qui regne la-bas, et vous me rapportez l'histoire confuse d'un jeune homme et d'une jeune fille. Mais qu'est-ce que vous voulez que ca me fasse, dites, qu'est ce que vous voulez que ca me fasse?”

Il allait commencer a crier, et il trouva plus sage, plus conforme a la bienseance, d'arreter la sa colere inefficace; l'ange mettait ses mains derriere le dos, sous ses ailes, et regardait son orteil droit, a l'ongle lumineux, qui remuait, sous le bord de la

robe. Il avait envie de relever franchement la tête, mais il n'osait pas encore, et il préférât le chatoiement de ses longs cheveux d'or, ondulés et fluctuants, qui descendaient tout au long de lui.

—“Et encore, continua Dieu calmement, si vous écriviez proprement . . . Je vous ai appris le Français, peut-être? Et quand on se mêle d'être poète, . . .”

L'ange leva la tête, pas les yeux, qu'il gardait fixes sur la bouche du Seigneur.

—“Non, je ne vous en fais pas un reproche. Je ne peux pas vous en faire un reproche.”

Dieu sembla gêné, brusquement; il hésita.

—“Ne suis-je pas . . . un peu . . . poète moi-même?”

Dessins de l'Aspirant J. Noetinger



Il dit ensuite avec difficulté :

—“Et je crois que j'apprécie beaucoup plus—oui, mais ne le répétez pas. Je crois que j'apprécie beaucoup plus votre histoire—Aussi mal écrite soit elle et c'est pour cela que vous allez me la raconter—j'apprécie bien plus votre histoire que toutes les autres, que tous ces rapports volumineux et rebroussés, là.”

Dieu s'était renfoncé dans son nuage.

—“A vous, dit-il.”

Les mains croisées sur la poitrine, les yeux mi-clos, il écouta l'histoire de l'aviateur qui marchait à grands pas, le cœur battant dans la gorge, dans la rue aux pavés humides de lumières, au devant de sa fiancée, à la fin de la guerre.

E.A.R. COUNILLON . *Xième Détachement*
(*Licencie es Lettres. Faculté*)

LES FRANCAIS PAYENT LES LIVRAISONS FAITES AU TITRE DU PRET ET BAIL

Monsieur Henri HOPPENOT, Ministre Plénipotentiaire, Délégué du Comité Français de la Libération Nationale à Washington, remettra ce matin à Monsieur Leo CROWLEY, Chef de la Nouvelle Administration Economique Etrangère aux Etats-Unis, un chèque de 15.000.000 de dollars qui portera ainsi à 56.340.000 dollars le total des paiements effectués par les Français pour les fournitures civiles au titre du prêt et bail.

Monsieur Oscar S. COX, Assistant Procureur Général, a déclaré que les Français avaient remboursé “sou pour sou” toutes les expéditions faites au titre civil sur le compte du prêt et bail à destination de l’Afrique du Nord et de l’Afrique Occidentale Française. Ces expéditions comprenaient principalement des semences, et des fournitures de toutes sortes pour les besoins de l’agriculture.

—“En plus d’avoir payé pour toutes ces livraisons,” a déclaré Mr. COX. —“Les Français ont fourni à nos armées stationnées en Afrique, en Sicile et en Italie, de la farine, des fruits et d’autres vivres.”



PARACHUTISTES
FRANÇAIS
PAR
LE LIEUTENANT
LE DANTEC

Beaucoup de jeunes a l'epoque actuelle se sont interesses a la question du parachutisme. Ils ont pu lire a ce sujet quelques articles de journaux écrits le plus souvent par des gens mal informes. Moi-même, au début de 1943, me trouvant versé dans une arme qui ne me convenait pas, je me tournai de ce côté et pus me faire affecter au Premier Bataillon de Chasseurs Parachutistes à F E S.

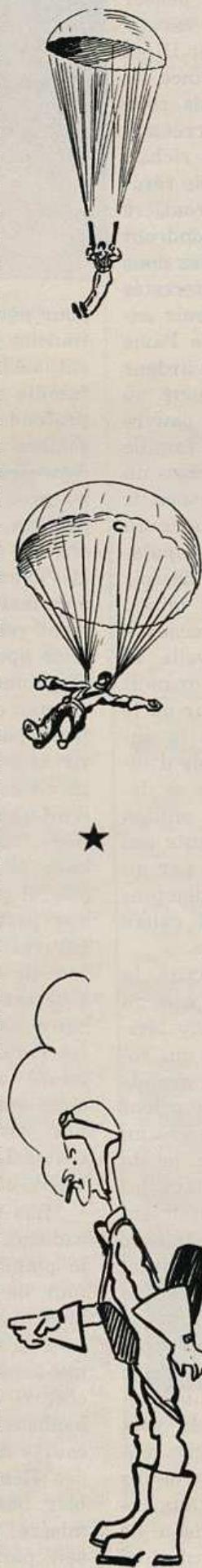
Je débarquai le 12 Mars à F E S, pour y retrouver pas mal de têtes déjà vues à RELIZANE en 1941 : Le Commandant O . . . Commandant le Bataillon, petit bonhomme chauve, rougeaud et souriant, le Capitaine E . . . breton costaud, assez gueulard, mais excellent type, le Capitaine V. fin, spirituel et froid, tué en accident d'avion le 30 Juillet au Col de Milianah, d'autres encore, dont je ne vous parlerai pas ici pour ne pas vous imposer une enumeration fastidieuse. Comme nous sommes des "boujadis," un Capitaine et 9 Lieutenants, on crée pour nous une classe spéciale sous les ordres d'un vieux de la maison, le Capitaine T . . . un roi de la "cravate" au demeurant le plus charmant garçon du monde, et fort spirituel, ce qui ne gâte rien. Il nous prend tout de suite en main, et le soir même, nous nous retrouvons pantelants, devant les histoires vraiment prodigieuses qu'il nous a racontées.

Le lendemain, après la leçon d'éducation physique matinale, car le Capitaine T . . . est aussi moniteur d'éducation physique, nous partons au hangar. Après avoir assisté à un pliage, nous nous mettons consciencieusement à plier chacun avec un moniteur. Les 2 jours suivants, même travail, plus un petit essai d'orientation en l'air grâce au harnais suspendu. Nous voici donc fin prêts grâce aux bons et nombreux conseils qui nous ont été 20 fois répétés depuis le début : "Nous allons sauter demain." C'est un saut à ouverture auto-

matique, mais nous devons quand-même tirer sur la poignée pour que le moniteur qui est dans l'avion puisse contrôler que nous avons le réflexe . . . C'est le Commandant O . . . qui va nous lâcher car c'est toujours lui qui fait faire le 1^{er} saut. Le soir le sommeil vient un peu difficilement car cela me travaille. Je sais parfaitement que je sauterai et que tout se passera bien, mais malgré tout, je me demande un peu l'impression que cela me fera et l'attitude que j'aurai devant la porte. Je retourne toutes ces idées pendant quelque temps, puis la fatigue l'emporte et je passe une excellente nuit . . .

Le matin, nous nous dirigeons vers le hangar, prenons nos parachutes personnels pliés par nous-même la veille avec un soin jaloux, accrochons les élastiques, ajustons le harnais, puis attendons le moment de monter dans l'avion. Le Capitaine T . . . en profite pour nous refaire ses recommandations. Un taxi attend, c'est notre tour . . . Nous arrimons le parachute dorsal et partons colonne par un, le ventral à la main. Nous grimpons dans l'avion, un brave POTEZ "640," un peu modifié, dont on a jugé bon entre autres de faire disparaître la porte. C'est probablement la le moment le plus désagréable . . . On sent approcher l'instant où il va falloir sauter, mais c'est encore l'attente énervante et déprimante. Les camarades sont pâles et on ne se regarde que furtivement, pour pas se trouver encore plus démolisés en lisant la peur dans les yeux des autres . . . Enfin le "taxi" prend sa piste, bruit de moteur, décollage . . . nous commençons un tour de piste en montant. Arrivés à 400 mètres, l'avion se met en palier, nous allons repasser à la verticale du terrain. On accroche la câble de commande automatique du Capitaine-elève M . . . Le Commandant O . . . se penche à la portière et donne les derniers encouragements . . . Il est calme

et confiant; attention, partez . . . Une petite tape sur l'épaule, et en avant . . . : le Capitaine M . . . a disparu dans la trou. Nous regardons par les fenêtres et bientôt nous voyons un parachute descendant lentement. Malgré tout l'impression est désagréable. Nouveau tour de piste, nouveau largage et ainsi de suite . . . Enfin mon tour arrive : j'accroche mon ventral, m'approche de la porte sors la poignée de sa gaine en la tenant dans la main droit ; je mets la main gauche sur le ventral pour éviter qu'il ne se décroche et ne me frappe la figure au moment de l'ouverture. Je regarde le bout du plan pour éviter de voir le sol pendant que le Commandant O . . . bavarde gentiment . . . Attention, . . . je n'ai plus peur du tout et au moment où je reçois la petite tape sur l'épaule, je saute . . . 331, 332, 333 . . . j'ai compte mes secondes un peu inconsciemment et trop vite et je tire comme une brute . . . Un choc, moins fort que je ne pensais, et je me trouve suspendu en l'air . . . En levant la tête, je vois au-dessus de moi la coupole bien ouverte et, plus loin, le taxi qui a "remis la gomme." Je me mets alors à examiner le paysage, puis arrivé à environ 100 mètres du sol je pense aux recommandations qui m'ont été faites, et je m'oriente vent dans le dos . . . A 50 mètres du sol je commence malgré mon casque à entendre le moniteur qui d'en bas me rappelle d'une façon énergique qu'il convient de serrer les jambes à l'atterrissement. Je serre donc et j'attends en regardant le sol, et en surveillant de près mon orientation. Véritablement, le sol semble monter bien vite, trop vite même . . . et Boum . . . Je m'élève immédiatement, tout étonné de ne pas être cassé en 25 morceaux, et je cours de l'autre côté de mon parachute pour l'empêcher d'être gonflé par le vent et de me trainer au sol . . . Je replie sommairement le "Pépin" et je le pose sur la voiture de piste qui doit le ramener au hangar. Nous sommes tous indemnes et fort contents . . . A table à midi, nous ne parlons que de cela ce qui nous vaut bien entendu une amende. L'après-midi, nous replions nos parachutes et le lendemain nous recommençons. L'entraînement se poursuit ainsi régulièrement. Le troisième saut se fait en commande : c'est pour moi le plus dur (c'est entre le 3° et le 5° saut que l'on voit le plus grand nombre de "dégonflés.") Le pourcentage est d'ailleurs faible, puisqu'il n'atteint pas 5%). Nous faisons ensuite des sauts en groupe à ouverture retardée de 5, puis 7 secondes . . . Puis vient le saut avec arme-



ment, et enfin le saut de nuit. C'est vraiment une nouveauté pour nous. Nous en avons beaucoup entendu parler, il paraît que c'est le plus agréable : en général, l'air est plus calme la nuit et plus porteur, parce que plus froid, donc les atterrissages sont plus doux et les balancements plus faibles. Nous décollons donc et au "top," départ en groupe à 12 ; contrairement à ce qu'on pourrait croire, le saut dans le noir n'est pas impressionnant du tout. Je descend lentement puis je sens des balancements : Pas de chance, il y a un petit coup de vent. J'aperçois brusquement le sol tout près de moi, je suis en balancement arrière, il est trop tard pour me retourner . . . Ce que j'ai fait pendant l'heure qui a suivi mon atterrissage, on me l'a raconté, car je ne m'en suis jamais souvenu. Ce soir-là nous n'avions vraiment pas de chance, car 3 de mes camarades avaient subi le même sort que moi. Enfin, cela y est, nous avons droit au port des insignes et nos brevets n'ont plus qu'à être honologues . . .

Nous sommes alors affectés en Compagnies. C'est d'ailleurs à ce moment que le bataillon est transformé en régiment type "Américain." Là commence le véritable travail du parachutiste, la "biffe," car le parachute n'est qu'un moyen de transport ajoute à l'avion, et le parachutiste est un fantassin, plus entraîné, plus résistant, aux méthodes plus rapides et brutales que les autres sans doute mais c'est quand même un fantassin . . . Nous ne sautons presque plus car le Dépôt Ecole marche à plein rendement et nos pauvres POTEZ "640" sont à bout de souffle. Nous faisons cependant un exercice de Compagnie avec saut : l'attaque d'un pont sur l'oued SEBOU. Cette action est couronnée de succès et nous écrasons sous le feu de nos mortiers F.M. et mitrailleuses la défense du pont composée de 4 pauvres diables armés de F.M. ; et le travail continue . . .

Quand j'ai quitté le régiment, nous avions commencé à "TOUCHER" l'habillement et la dernière fois que je l'ai vu fin Octobre, l'armement commençait à arriver. Il faudrait que cela soit vite fait, car notre régiment de parachutistes est un des premiers du monde, car tous là-bas jeunes et "gonflés" et leur plus cher désir est de partir bientôt, d'être les premiers à fouler le sol de FRANCE. Cela ils le méritent par leur cran et leur énergie, et j'espère les retrouver un jour là-bas, chez nous, durement touchés sans doute, mais fiers à juste titre du glorieux travail accompli . . .

Aujourd'hui tombent les premiers flocons signe avant-coureur de l'hiver, annonciateur d'un Noël proche; exaltant spectacle qui qui creuse la mémoire et nous fait penser au Noël de chez nous. Oui, Noël est en Alsace le plus beau jour de l'année; il est le point de mire de toute une province, la fête des petits comme celle des grands, celle des croyants comme celle des mécréants, celle des humbles, comme celle des riches. Demandez aux centaines de milliers de réfugiés ou d'expulsés de la province frontière quand finira la guerre; il vous répondront toujours ceci: nous espérons être chez nous pour Noël prochain; et ceux qui sont restés sous la botte allemande pour entretenir envers et malgré tout le feu sacré de l'âme française n'aspirent-ils pas avec une ardeur brûlante à revoir rapidement ce jour où dans chaque maison, de la plus pauvre jusque dans la plus somptueuse, la famille réunie autour d'une même table fête dans un ravissement profond le jour de naissance de l'Enfant divin. Dès les premiers jours du mois de décembre l'attention de la population se concentre vers ce jour tant désiré; tout respire un air de fête et au milieu d'une nature morte, que la neige recouvre d'un blanc linceul, une âme nouvelle se crée, une vie spéciale se développe, grandit dans le fond de chacun, jusqu'au jour où le cœur, éclatant dans la joie trouve la supreme satisfaction. Il est remarquable d'enregistrer cette atmosphère collective se dégageant, jaillissant de l'âme d'un million d'habitants. Sur la bouche des enfants qui chuchotent, dans leurs yeux éclairés par un désir avide, par une impatience indomptable, dans l'affairement des mères, le calme protecteur du père Noël se manifeste.

Et ainsi arrive ce jour tant souhaité, la veille de Noël. Il est sept heures du soir au village; tout est calme, tout est mystérieux; les quelques passants attardés qui rôdent encore dans les rues avancent à grands pas sur la neige épaisse et s'emmouflent dans leurs chauds vêtements. Subitement un bruit de chaîne déchire le silence de la nuit; l'enfant qui prête l'oreille à tous les bruits extérieurs subit ici sa première forte impression de la soirée; mais déjà ce bruit de chaîne s'estompe devant le tintement d'une clochette cristalline; la maman quitte la chambre où toute la famille se trouve réunie, ouvre la porte et surprise, que se passe-t-il? Un ange, tout de blanc vêtu, c'est Jésus en personne avec une figure de jeune homme, innocent, à la voix divine! il s'avance avec une démarche majestueuse, portant dans une de ses mains l'arbre de Noël, aux mille couleurs, aux reflets diaprés, ployant sous le fardeau de magnifiques jouets. L'enfant alors est saisi du plus profond ravissement, son cœur bat fort, éclate. Oh combien serait-il agréable

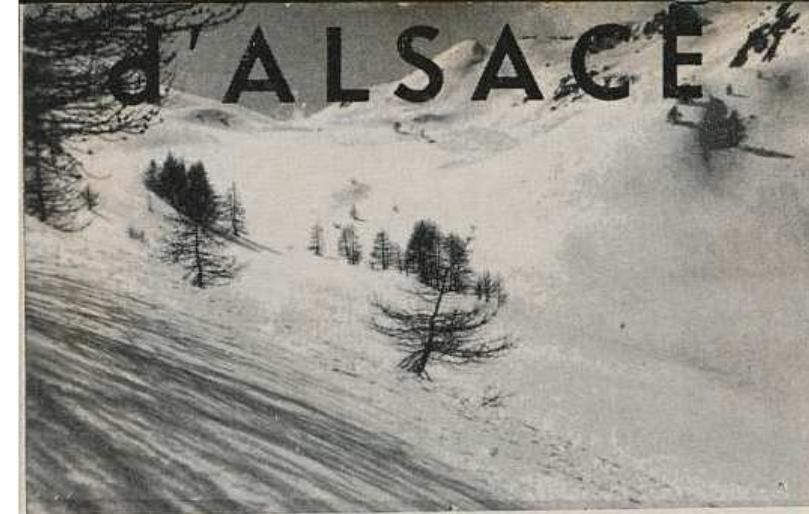
NOËL



pour nous maintenant de ressentir ces sentiments si purs d'une jeunesse insouciante, enthousiaste de joie et d'espoir! Toute la famille semble d'ailleurs plongée dans une profonde hypnose; mais quelle est cette voix sombre qui subitement vient interrompre cette scène céleste? Quel est ce personnage au gros manteau noir, au grand capuchon, affreux, tirant derrière lui une grosse chaîne, portant sur son dos un énorme sac, et s'avançant au milieu de la pièce un fouet à la main? pourquoi se dirige-t-il si rapidement vers l'enfant encore ébloui par le premier spectacle? — "Oh, père Fouettard, je te promets d'être sage, d'obéir toujours à maman et à papa; non, laisse-moi, ne m'emporte pas dans ton sac, je ne veux pas partir avec toi dans les cavernes lointaines où tu vis seul avec les loups." Et alors, à force d'intercéder auprès de ce terrible personnage, maman réussit à garder son enfant chez elle. Le petit maintenant pleure de joie, il prie, il chante, il embrasse sa mère, son père, sentant que le vrai bonheur se trouvait dans la famille. Le jeune homme tout de blanc habillé se retire alors, le père fouettard aussi; ils ont encore beaucoup à faire cette nuit puisqu'ils doivent visiter les enfants de la terre entière. Le rideau tombe ainsi sur une scène admirable de cette soirée de Noël qui vient de s'ouvrir par un tableau céleste, surnaturel, où toutes les cordes du cœur de l'enfant vibrent, où tous ses nerfs se tendent.

Mais voici la détente; déjà les jouets, les cadeaux se déballent sur la table, le divan, le plancher; toute la famille s'affaire autour de l'enfant dont les yeux émerveillés brillent d'une joie incommensurable; et sous le sapin en feu tout le monde entonne nos bons air de Noël. Quelle ardeur dans les coeurs, quel accord, quelle harmonie, quel bonheur! Pourquoi ces moments sont-ils si courts dans la vie d'un homme et pourquoi des éléments diaboliques viennent-ils troubler nos vies pour nous plonger dans la misère! Ainsi la soirée après avoir atteint son paroxysme continue comme une fête joyeuse où cependant le ton sérieux domine.

Mais voilà déjà que les cloches de l'église



d'ALSACE

Sergent DUBOS Jean Denis

Bordeaux 27

Lowry Field, Nov 1943



Un de chez nous . . .

Parce qu'il avait vu pesser le joug odieux
sur le sol douloureux de sa chère patrie
et que son cœur est fier du sang de ses aieux
une flamme sacrée prend son ame meurtrie

Et parce qu'il admire ces héros de légende
qui livrent dans les airs des combats fabuleux
il veut pour son pays dans une belle offrande
se battre comme un dieu dans un ciel radieux

Tel il est mitrailleur Ce métier est sans gloire
mais il nous livre à nu l'ennemi vrombrissant
qui surgit et s'abat sur votre trajectoire
pour n'être plus au sol qu'un brasier flamboyant

* * * * * * * * * * *
Ce soir dans son avion sous un beau champ d'étoiles
le danger est partout mais pourquoi y penser?
et ne vaut-il pas mieux déchirer ses grands voiles?
La nuit est belle et tiède, il est doux de rêver . . .

Il aime tant la vie et sa belle jeunesse
et demain c'est Noël ce sera un beau jour
dans les cieux lui sourient les yeux d'une maîtresse
qui l'attend recueillie lisant sous l'abat-jour

Mais s'il ne revient pas, o cruelle détresse
parlant de lui, diront au deuil de fin de jour
qu'il a donné sa vie pour qu'a jamais renaisse
son pays et la joie, la lumière et l'amour .



"Chez nous," pour le Sergent Dubos, c'est
le Sud-Ouest de la France. Sa ville natale
est la capitale de cette région qui s'étend
jusqu'aux Pyrénées.

Ci-dessus, une maison Pyrénée perchée
sur la rive abrupte d'un gave. . .

lancent dans l'air glacial leurs appels solennels; alors que la neige tombe, tombe du ciel gris, le monde se presse vers l'Eglise; souvent vous constatez dans le nombre des fidèles de cette nuit la présence de personnes qui depuis longtemps n'ont plus connu l'Eglise, qu'est-ce qui les attire? la magnificence de la cérémonie, un débris d'une vieille piété qui soudain se ranime, ou bien sont-ils poussés par cette âme collective qui règne dans tous les coeurs cette nuit de Noël? Oui, tout le monde puise dans une messe de minuit une forte dose de réconfort, en sort transformé; l'effet est celui d'un bain de l'esprit et du corps, d'un baume bienfaisant.

Mais Noël n'est pas fini; au retour de cette messe commence la fête joyeuse, celle du réveillon; ici l'esprit se dégage de l'emprise surnaturelle et mystique pour se tremper dans une joie plus large, plus libre. Déjà les jeunes fatigués par tous ces événements s'endorment sur leurs jouets; les personnes plus âgées, heureuses de se trouver réunies autour d'une table commune conversent encore longtemps, et se retirent très tard. Et tandis que dans la rue la neige inlassablement tombe, finit la dernière partie d'un remarquable épisode.

Il est peut-être difficile pour des personnes qui n'ont jamais vécu de soirée de Noël en Alsace, de bien se pénétrer de ce que représente cette fête dans la province; j'ai cité le cas d'un village, omettant la ville; j'ai parlé d'une messe de minuit qui ne s'applique qu'à l'élément catholique du pays; j'ai mentionné des coutumes peut-être spéciales à une petite parcelle seulement de l'Alsace. Mais partout où vous irez cette veille de Noël, cette nuit de Noël, ce jour de Noël vous respirerez le même air de fête, vous verrez les coeurs vibrer de la même façon sous l'action de sentiments identiques. Oui, Noël en Alsace est le plus beau jour de l'année.

L'Alsace aujourd'hui piétinée par un envahisseur barbare, revivra bientôt aux côtés des autres provinces françaises et fêtera alors avec plus de ferveur que jamais son Noël tant aimé.

Souvenir de France . . .

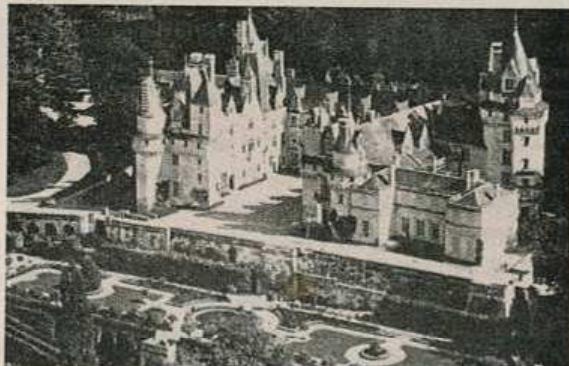
"UN PRINTEMPS JE PARTAIS" . . .

Un soir, ... une nuit, ... là-bas, loin, le soleil disparaît, ... une montagne, plusieurs peut-être, des sapins de leurs cimes vaporées déjà ferment l'horizon, contraste de lignes simples et calmes, de ciel bleu irrisé, ... une forêt se noie dans un crépuscule hâtif, ... de l'ombre partout, ... un jour meurt, une douce poésie chante avec des accents doux, très doux. ... Tout respire le calme, l'air encombré d'effluves printanières, les formes estompées de collines que la saison déjà avait dorées de reflets chatoyants, les champs fraîchement labourés, et puis, ... un tintement de cloches venue on ne sait d'où, angelus de village préchant le recueillement; avec le son s'égrenant, se répercuteant de vallon en vallon monte le souffle du surnaturel, l'ébauche du passé. Le bronze depuis des siècles, toujours sans faillir vibre à la même heure, vous raconte une histoire vieille, bien vieille, l'histoire d'ancêtres vénérés, de traditions respectées ... Je me sens ému, je m'arrête, finivré de la fraîcheur du moment je voudrais oublier, m'oublier, ne plus penser, laisser mon âme s'épancher dans les charmes du moment qui la prennent doucement, bien doucement ...

Assis sur un talus je regarde, je ne vois rien, je devine tout. Les grillons des prés chantent, surpris, l'oiseau de nuit jette son premier cri de départ. Cela fait partie de ma vie, avec l'arbre tordu par les tempêtes, la vieille croix posée à même le rocher, toute de mousse recouverte; je l'ai toujours vue ainsi, toujours ce chemin rempli d'ornières, perdu dans une haie d'aubépines. Tout est à moi, rien ne m'appartient, mais j'en jouis, j'en fais mon royanne. Qu'importe alors?

Pourtant, jamais comme ce soir, ce coin de nature ne m'avait paru si beau, jamais je n'avais senti sa voix me parler avec un chant si vibrant d'amertume, ... le chant de l'adieu, ... et subitement un regret, une immense tristesse m'envahit, ... demain, mot dur, pénible dans ma bouche, jour loin encore par les minutes précieuses qui m'en séparent ... mais près, très près par le soupçon que tout finit, que même ces minutes coulent, que rien ne les arrête ou les ralentit, et alors?

... Puis un espoir, un but, un idéal, ce film de ma vie, le nouveau l'inconnu, oui,



"USSE DANS LE VAL DE LOIRE"

Un chateau pour conte de Fees

il le fallait, partir, fuir pour quelque temps, des années ... et revenir ... c'était nécessaire, acceptable. ... Mais toujours tenace le présent qui sera souvenir, cette heure qui s'en va, ce bois qui meurt, ce sentier que je ne distingue plus, et quelque chose d'inconsolable qui se tisse au fond de moi, l'idée qu'il allait falloir arracher ces racines, ces délicieuses racines qui s'entrelacent dans mon cœur, ma dernière journée, celle où je dis adieu aux choses, à mon pays, mon pays! ces soupirs que je ne peux contenir; je revois tous mes endroits familiers, ceux où j'avais connu des heures radieuses, l'amour de ma nature, la mienne! la braise de ses feux qui reste en moi, y restera toujours, l'image d'une grande campagne infinie qui me dit adieu et que je vois, perdue dans cette dernière nuit qui s'étoile lentement en jetant des reflets d'astre sur la Terre

FAURE, MARCELLIN
Eleve-radio
SCOTT FIELD
né à MONTBRISON
(Loire)

Ward, Sterne, Agee & Leach

Investment Securities

BIRMINGHAM - MONTGOMERY

First National Bank Building

MONTGOMERY, ALA.



F. MAIL—à l'occasion de NOËL—présente à ses lecteurs deux airs populaires qui retenaient autrefois joyeusement dans toute la France, pour chanter la venue de l'ENFANT-ROI, et le retour du monde à l'espérance.

"IL EST NE, LE DIVIN ENFANT"

Devant la "crèche," la reproduction de l'étable ou de la grotte de Bethléem qui a sa place jusque dans la plus petite église de France, jeunes et vieux chantent ce traditionnel cantique de joie "Il est né le divin Enfant"—Gracieux, simple, enfantin, il reflète les sentiments des bergers qui, les premiers eurent l'honneur de contempler et d'adorer l'Enfant-Dieu, et qui mieux que les grands de Jérusalem, ont compris le sens de la venue du Christ sur la terre—message d'espoir!!

Il est né Le Di - vin En - fant ! Jou - ez, hau bois, re son

nez, mu - set - tes ; il est né Le Di vin En - fant, chan tons

Tous son a - vé - ne - ment 1 De - puis plus de qua - tre mille ans - Nous Le
2 Une é - table est son lo - ge - ment, un peu
3 O Je - sus, ô roi tout puis - sant, tout pe

pro mettaient les pro - phè - tes ; De - puis plus de qua - tre mille ans
de paille est sa cou - chet - te ; Une é - table est son lo - ge - ment :
tit en - fant que vous êt - tes , O Jé - sus, ô roi tout puis - sant

Nous at - ten dions cet heu - reux temps!
Pour un dieu quel a - bai - se - ment!
Ré gnez sur nous en - tié - re - ment!

LA LEGENDE DE CHREA (1)

(Conte de Noël)

par l'E.A.R. Deriviere

—Charmante station hivernale, blottie parmi les Cèdres à mille six cents mètres d'altitude, revêtant chaque année une blanche parure de neige, Chréa domine la riche et verte plaine algéroise de la Mitidja. Tous les ans, aux environs de Noël, de nombreux skieurs sillonnent ses pentes harmonieuses et quand, avec le soir la fatigue est venue, dans le chalet où un grand feu est allumé, chacun raconte ses exploits et prouesses ou, parfois, plus modestement ses chutes ... d'autres plus sages écoutent ... mais personne, jamais, n'a su dire comment la neige pouvait venir et demeurer dans ce pays du Soleil qu'est l'Algérie.

La piecette ci-dessous écrite l'an passé et interprétée pour la première fois par les enfants d'une colonie de vacances située dans ce coquet village a pour objet de vous l'apprendre.

(1) Prononcer: *Créa*.

Le Grand-Père: *Il était une fois ...*

Georges: *Oh! nous en avons assez ...*

Charles: *Tes histoires, Grand-Père
Commencent à nous lasser!*

Pierre: *Oui! ... mais, qu'allons nous
faire.*

Grand-Père: *Ecoutez mon histoire :
Un véridique récit!*

Georges: *Nous ne pourrons te croire!*

Grand-Père: *Ca c'est passé ici!*

*Voici :
"Autrefois, les enfants
d'Algérie ...*

Charles: *Nous, alors?*

Grand-Père: *J'ai dit: "Autrefois ..."*

Charles: *Ah! ...*

Grand-Père: *Les enfants d'Algérie
Pour la Noël dans leurs
chaussures.
N'avaient pas de jouet.*

Pierre: *Oh! Pourquoi?*

Grand-Père: *Le Père Noël n'était ja-
mais venu!*

Pierre: *Le Père Noël n'était ja-
mais venu?*

Grand-Père: *Car vous savez qu'il va
pieds nus
...que ses pieds sont fragiles
... et que le sol est rude!*

Pierre: *Certes!*

Grand-Père: *Devant leurs souliers vides
Les enfants d'Algérie
pleuraient ...*

Georges: *Ils pleuraient! les enfants
d'Algérie ...*

Grand-Père: *Puis, après ces sanglots et
ces larmes
Ils se réunirent en Congrès.*

Pierre: *Un Congrès n'est pas une
arme!*

Charles: *Et que fit-on à ce Con-
grès?*

Grand-Père: *On y parla beaucoup!*

Georges: *Et ce fut tout?*

Grand-Père: *On décida de faire
Un beau tapis de mousse
Pour les pieds nus du Père
Noël.*

Pierre: *Que l'idée était belle!*

Georges: *Et ils travaillèrent tous?*

Grand-Père: *Mais, helas! jamais
on ne trouva assez de
mousse
Pour faire un assez beau
et assez grand tapis!*

Charles: *Et les enfants, cette année
là?*

Grand-Père: *N'eurent pas de jouets dans
leurs chaussures.*

Pierre, Georges, Charles: *Les pauvres!*

Grand-Père: *Alors ...*

Pierre: *Alors
Ils pleurèrent encore?*

Grand-Père: *Non! on réunit un second
Congrès
Et l'on choisit un Prési-
dent!*

Charles: *Un Président-enfant?*

Grand-Père: *Oui! et ce jeune Président
Qui n'était pas plus haut
Que le petit Poucet
Déclara :
"Le Père Noël ne vient pas
Car il lui faut pour chaque
pas
Un beau tapis beaucoup
plus grand
Et bien plus près du Ciel."*

Pierre: *Et en quoi était-il ce tapis-
là?*

Grand-Père: *de blanc coton!
Tous les enfants partirent
Les bras chargés de lourds
flocons
Et ils montèrent, montèrent
Très haut sur la montagne!*

Charles: *Oh! sur quelle montagne,
Grand-Père?*

Grand-Père: *La plus haute et la plus belle
Et la plus près du Ciel!*

Georges: *Laquelle?*

Grand-Père: *Celle qui, plus tard, devint
Aux cerdes parfumés
Le délicieux Chréa.
Et ainsi quand au Sommet
Ils arrivèrent
Ils repandirent leur blanc
coton
Faisant un tapis moelleux
Immense et merveilleux!*

Pierre: *Et les enfants cette année
là?*

Grand-Père: *... Eurent de beaux jouets
Dans leurs chaussures ...*

Pierre: *Et ces enfants, l'année sui-
vante?
...Eurent de beaux jouets
Dans leurs chaussures ...
Car ce fut pour cela qu'en
Hiver Dieu créa
Un blanc tapis de neige au
au délicieux Chréa.*

SI JESUS REVENAIT AU MONDE

- air breton -

Allegretto

Théodore Botrel



Si Jésus revient au monde pour calmer l'angoisse pro-
S'il veut renaître en une crèche, dans un petit nid d'herbe
Pon-de, de ses a-gneaux li-vres aux loups, je-sus de-vrait renaître au
Prai-che, près d'un boeuf au pe-la-ge roux... nous lui trouvons cette
Refrain
Mon-de, chez nous!
Crè-che chez nous! - You, You, You, Son-nez les bi-nious
CAR LE DI-VIN MAITRE VA RE-NAI-TRE... You, You, You.
Son-nez les bi-nious - CAR LE DI-VIN MAITRE VA RE-NAI-TRE, chez nous

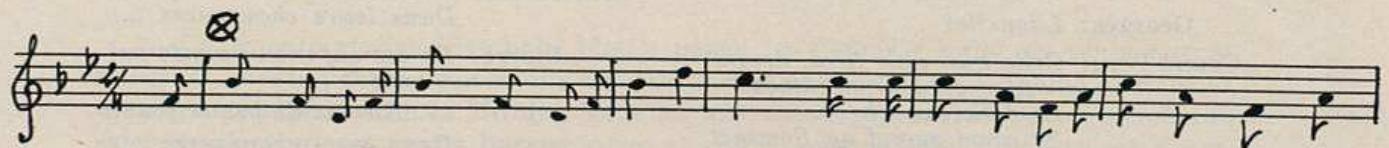
*Les paysans de Bretagne, rassemblés pour la veillée du plus joyeux et du plus grand souvenir de
l'histoire, discutent et chantent leur joie :*

You - You - You - Sonnez les binions . . .

Apres ce Noel, un chant particulièrement populaire au C.F.P.N.A.
et qui connaît en Amerique la vogue qu'il mérite. C'est une marche
militaire ardente et décidée qui vante les mérites de l'Armée d'Afrique.



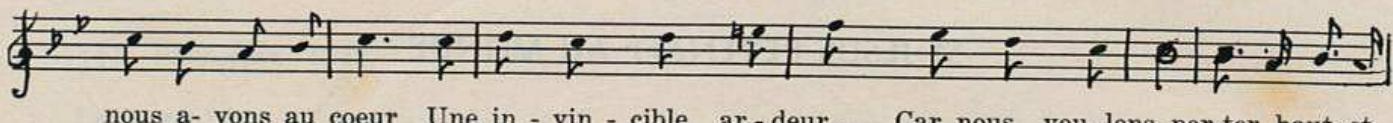
LES AFRICAINS



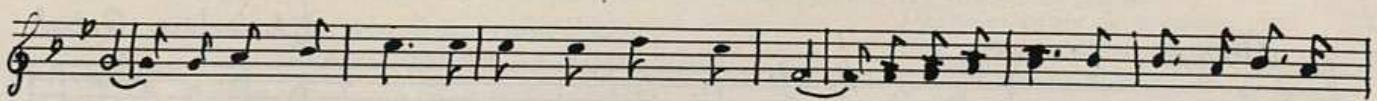
C'est nous les Africains, Qui revenons de loins. Nous venons des colonies Pour de-fendre



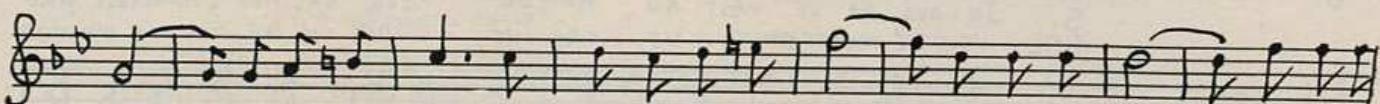
le pa - ys Nous a - vons lais - se la - bas nos pa - rents nos a - mis Et



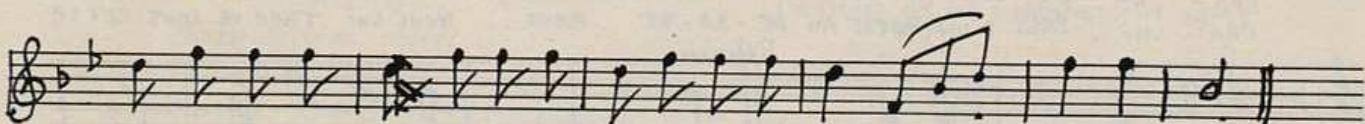
nous a - vons au coeur Une in - vin - cible ar - deur , Car nous vou - lons por - ter haut et



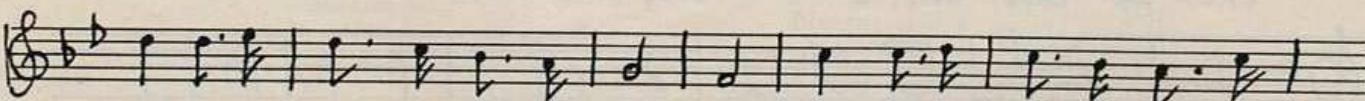
fier Le beau dra - peau de no - tre France al - tière Et si quel-qu'un ve - nait à y tou -



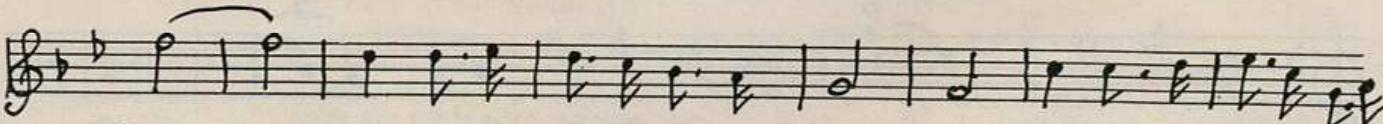
- cher, nous se - rions là pour mou - rir à ses pieds Bat - tez tam - bour, à nos a -



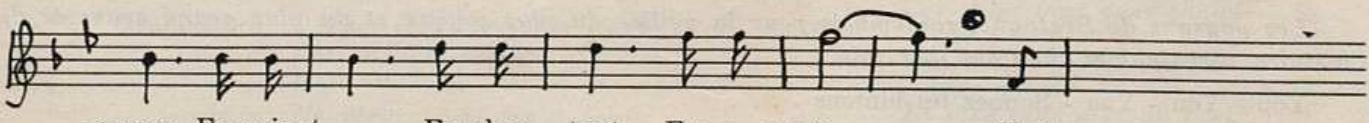
-mours, Pour le pa - ys, pour la pa - trie, Mourir bien loin, c'est nous les A - fri - cains.



Nous é - tions au fond de l'A - fri - que en - be - nis - sant nos trois cou -



-leurs et sous un so - leil ma - gni - fi - que re - ten - tis - sait ce champ vain -



-queur: En criant. En chan - tant En a - vant

C'est

I
Nous étions au fond de l'Afrique
En bénissant nos trois couleurs,
nos trois couleurs

Et sous un soleil magnifique
Retentissait ce chant vainqueur
En avant, en avant, en avant!

II
Et quand se déclara la guerre
On nous vit tous avec elan,
avec élan.

Nous élancer vers la frontière
Pour en chasser les assaillants
En criant, en chantant, en avant!

III
Et lorsque finira la guerre
Nous reviendrons dans nos gourbis,
dans nos gourbis
Le coeur joyeux et l'âme fière
D'avoir défendu le pays.
En criant, en chantant, en avant!

PRIMARY, BASIC, ADVANCED . . . EN VOITURE !! S. V. P.

"Nous publions ci-dessous quelques extraits pris au hasard dans le journal d'un eleve pilote du 1er detachement. Nous inserons ses reflexions simplement a titre documentaire. Mais elles se rapportent a des faits qui nous touchent de pres. D'apres eux ceux de la "Primary" pourront peut-etre imaginer les grandes lignes de leur condition future, ainsi que l'evolution qu'ils subiront, comme l'ont subie leur anciens, qui, dans quelques jours, vont recevoir leurs ailes."

Tuscaloosa, 1-7-43

Enfin, en école! J'avais bien cru ne jamais y arriver. C'est pourtant bien vrai, cette fois-ci. Visite des avions. Ils sont magnifiques. Un moteur puissant, des flettner et des freins. C'est de la "voiture" moderne. Il y a meme des mecaniciennes; quel avenir!

3-7-43

Mon premier vol, bien malade. Ca m'a couté un dollar. Pourrai-je jamais faire un pilote?

15-7-43

Lache! Rien de casse. La vie est belle.

2-8-43

Arrivée de la classe inferieure. On leur a donne une de ces frousses!!! Ils croient tous qu'ils vont etre elimines. Quel plaisir quand on part devant eux, seul dans son avion.

10-8-43

Sombre journee, Cross-country, etc. . . Atterrissage dans la nature. Le compas ne marchait certainement pas. Seul profit : ai rapporté des prospectus publicitaires sur le pays.

Gunter Field. 5-9-43

Premier vol en "Basic." Enfin un avion moderne. Ce PT 17 était une horrible machine.

20.00 H. Inspection des chambres.

6-9-43

20.00 H. Inspection des chambres.

12-9-43

20.00 H. Inspection des chambres. Le manche a balai n'a plus aucun secret pour moi. (Pas vrai que vous l'attendiez celle-la?)

27-10-43

Dans quelques jours "l'Advanced." J'ai demande la chasse. Mon moniteur m'a dit que je l'obtiendrai. D'ailleurs je suis le seul de ses eleves a posséder toutes les conditions requises. Je serai chasseur! Et puis le Capitaine l'a dit.

Turner Field. 3-11-43

Arrivée en école de bimoteur. J'ai entendu dire que le "single engine" a lieu a Craig. Où cela peut-il bien etre?

6-11-43

Premier vol sur AT. 10. Comme ce ridicule BT. 13 semble loin. On parle beaucoup d'en renvoyer certains sur monomoteur. Il y en a pour qui en avoir deux, c'est trop! . . .

20-12-43

Dans quelques jours j'aurai mes ailes. Quelqu'un m'a demandé si j'avais déjà piloté un PT. 17. Qu'est-ce que c'est que cela?

UN PILOTE.

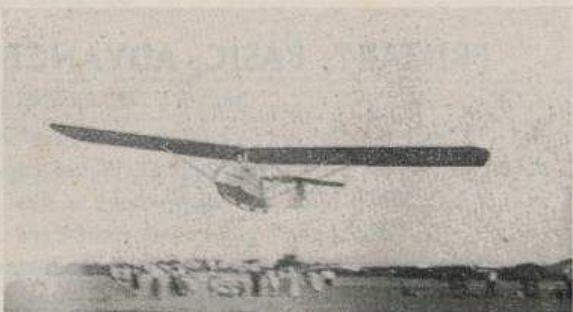
JEUNES AILES

L'Afrique du Nord, fille aînée de la France n'a jamais accepté la défaite, et ses enfants ont nourri en eux la flamme sacrée de la revanche qui demain libérera notre chère patrie de ses fers. L'armée réduite à un état embryonnaire, l'aviation étouffée, il paraissait impossible de former des pilotes. Un espoir restait, ironie du sort : le boche nous permettait de développer le vol à voile presque inconnu en France avant la guerre. C'est alors que naquit sur notre accueillante terre d'Afrique, l'Association des Sports Aériens.

Les montagnes d'Afrique du Nord, par leur situation entre la mer et le désert bénéficient d'une exposition favorable au vent et permettent la pratique du vol de pentes. Presque toutes les villes algériennes possèdent un site assez proche (car l'Algérien n'aime pas beaucoup à déplacer) qui puisse devenir un terrain de trafic pour la pratique du vol à voile. D'autre part, les étendues de friche-alternant avec les champs de céréales ou les étendues incultes de terre claire créent des courants thermiques favorables au vol d'altitude. Une étude minutieuse des courants atmosphériques était d'abord à mener à bien avant que puissent être envisagés des voyages en planeur. Mais un avantage considérable de l'Afrique du Nord pour les sports de l'air est la douceur de son climat et l'absence d'hiver.

Comptant sur les possibilités physiques et l'enthousiasme des habitants, sans aide pécuniaire, entourés de scepticisme, quelques hommes d'allant fondèrent l'Association des Sports Aériens d'Alger. Je citerai parmi eux Monsieur Le Colonel de Brian, M. Calléja, le capitaine Bambiot qui groupèrent auprès d'eux quelques pilotes militaires, noyau d'adeptes chargés de communiquer leur foi des choses de l'air. Le Centre du Djehel Driss était né pour former les moniteurs de vol à voile. L'usine Caudron Renault de Bouffarik se mit à construire des planeurs tandis qu'un centre technique était fondé à Alger. C'est de ce centre dont nous allons parler.

—Les élèves du centre technique se groupaient en deux classes : les élèves chefs de sections locales et les élèves chefs de Centres. Les élèves chefs de sections locales, amateurs-d'aviation, suivaient assidument un mois de cours d'aéro-dynamique, de mécanique, de technologie, (matériaux employés pour la construction des maquettes



et des planeurs en grandeur) et de météorologie, élément primordial pour le vol à voile où le pilote doit utiliser au mieux les conditions atmosphériques et pour cela savoir les déceler. La construction des modèles réduits, travail d'apparence puérile, qui demande avec du goût, de la technique et surtout beaucoup d'habileté à qui veut que son planeur vole et n'en point récupérer seulement des allumettes, était aussi l'objet d'études approfondies.

Le diplôme de fin de stage lui permettait d'aller transmettre son savoir à la jeunesse et de la convaincre. De nombreuses instituteurs ont suivi ce stage. Pareille mission leur convenait, car ils connaissent les jeunes et peuvent aisément recruter parmi leurs élèves et leurs anciens élèves. Durant son stage, le chef du Centre, pouvait commencer son entraînement d'élève pilote à Hussein Dey, premier terrain qu'Alger utilisa en raison de sa proximité. Là, le lieutenant Ferraris prodiguait son savoir et, les couleurs levées, les débutants se démenaient en faisant leur "point fixe" (deux heures étaient obligatoires pour un exercice de dix minutes). Après venaient les vols au sandow : c'est-à-dire tirés sur une corde pour une envolée de quelques secondes. Les meilleurs commençaient leur vol au treuil entourés des regards envieux des autres.

Le stage des chefs de Centre durait six mois et les élèves logeaient au Centre, où ils avaient absolument toute liberté : aucune autre discipline que celle qu'ils s'imposaient dans leur désir de réussir : La meilleure. Les cours étaient très poussés, la construction des modèles réduits aussi. A la fin de son stage, l'élève devait présenter un modèle construit selon ses propres plans et à même de voler sans atterrissage acrobatique. Je citerai, pour prouver l'efficacité de ce stage le modèle d'un élève, actuellement à l'entraînement en Amérique, qui remporta le concours régional de juin 1942 avec un vol d'une durée de 10 minutes. Protege des chocs par une ingénieuse fixation d'ailes que nous devons à notre chef d'atelier



qui construisit un véritable objet d'art : planeur coffré, plaqué acajou et verni au tampon : six mois de travail avant l'épreuve de concours national de septembre 1942.

Parti à zéro en 1941, le seul département d'Alger comptait en 1942 plus de 600-chefs de section locale et une centaine de chefs de centre qui furent vite submergés, car les élèves étaient trop nombreux, et tous les amateurs impossibles à satisfaire. Un

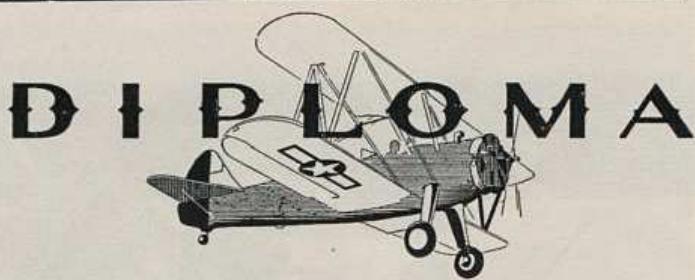
événement vint nous arracher à cette passionnante occupation : la mobilisation qui suivit le débarquement des troupes alliées. Le vol à voile n'en a pas moins pris un essor prodigieux et si ceux qui l'ont lancé sont momentanément dispersés sur les divers champs de bataille, la paix leur rendra leurs élèves.

Et peut-on trouver un meilleur témoignage de la passion des Français, pour les choses de l'air qu'aucun événement aussi tragique soit-il ne pourra jamais leur enlever.

E.A.R. VUILLEMIN, Edouard Georges
Cherchell (Algérie)
Instituteur
Chef de Section locale des
Sports Aériens.



GRADUATION
A
TUSCALOOSA
DU
DETACHEMENT
(N + 4)





VOULEZ-VOUS "TELEGRAPHIER" DES FLEURS A VOS
FAMILLES?

"STOWERS COLONIAL GARDENS
Florist

312 Montgomery Street

MONTGOMERY, ALA.

Telephone 4783

**MONTGOMERY BOOK AND MAGAZINE EXCHANGE**

GRAMMARS - READERS - DICTIONARIES AND SELF-TAUGHT GERMAN
FRENCH - ITALIAN - SPANISH - RUSSIAN

19 S. Perry Street

Montgomery, Alabama



HECTOR BERLIOZ

par le Sous-Lieutenant Panier

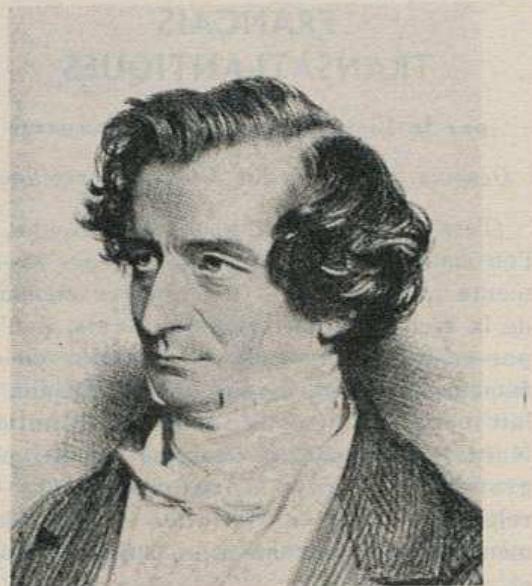
Franc-Comtois

Rares furent les grands compositeurs ayant connu durant leur vie le succès et la gloire auxquels ils auraient pu prétendre. Beethoven n'a pas échappé à cette règle et son disciple Berlioz lui non plus ne fut pas épargné par les déceptions et les insuccès. Cependant tandis que la postérité a fait de "l'ours d'HEILIGENSTADT" le dieu de la musique, Hector Berlioz est encore pour beaucoup de gens un inconnu.

Il est, à remarquer que les batailles musicales provoquées par les fougueuses compositions du "Renovateur contemporain" (Tel est le nom qu'on lui donna au siècle dernier) ont tenu Paris en haleine de 1825 jusqu'en 1869, date de sa mort soit : pendant un demi siècle et n'aboutirent presque toujours qu'à des défaites amères. Ces échecs répétés en France alors qu'en Allemagne et en Russie les œuvres de Berlioz obtenaient le plus grand succès sont dus au fait que le tempérament français, de cette époque, lassé par les guerres recherchait le calme. . . ce qui ne se trouve généralement pas dans la musique berliozienne. On lui préférera les meilleures compositions de Boieldieu, de Meyerbeer. Enfin Berlioz avec ses manières brusques et son franc parler qui n'épargnait personne s'était attiré bien des haines.

Berlioz est mort. Ses œuvres sont restées. "la Damnation" est fréquemment à l'affiche. Quelques grands chefs d'orchestre présentent encore la "Symphonie Fantastique." Quelquefois on se souvient du "Requiem" bien qu'on lui préfère celui de Faure bien loin sans contredit d'égaler celui de Berlioz. Quelles peuvent donc être les causes de l'oubli actuel dans lequel est tombé le grand compositeur français du XIX siècle?

Tout dernièrement aux Etats-Unis, j'ai noté une objection qui m'a été faite Berlioz n'est pas romantique. Est-ce là une raison valable? Cependant Romantique il le fut et combien. Il fut même un des promoteurs du romantisme. Durant toute sa vie il resta imbu de la nature, de la recherche de l'inconnu jamais atteint de l'idéal jamais trouvé. Il m'est difficile d'admettre une pareille accusation. Pour quelles raisons alors aime-t-on tellement LISZT, CHOPIN et BEETHOVEN? Ne l'oubliions pas le "Dieu de la Musique" fut bien le premier



romantique. Des lors, Berlioz ne serait-il qu'un disciple? Quant à LISZT et CHOPIN —ces grands virtuoses jamais égales— niera-t-on leur romantisme? Toute leur vie ne fut que romantisme. Et même sous l'habit religieux, LISZT demeurait romantique. Pareille objection ne peut donc pas tenir.

Il faut chercher ailleurs. Et je crois qu'on trouverait plutôt la raison dans une certaine paresse musicale. Berlioz en effet a d'abord bouleversé le genre musical renversé les règles. Et ses œuvres paraissent des monstres pour tous ceux qui restent imbus d'un classicisme peut-être exagéré.

Mais qui donc —ayant dépouillé ces compositions— comme "l'ennemi" Richard Wagner lui même le fit— ne reconnaîtrait pas l'immense valeur des ouvrages de Berlioz. Qui donc après avoir écouté "Romeo et Juliette," "Cellini" dans l'atmosphère nécessaire, n'est point pris par cette musique vibrante, exaltée, poignante? Quel est donc celui qui a l'audition de "l'Enfance du Christ" n'a pas senti son cœur fondre devant cette musique alors à la fois naïve si tendre et si expressive?

Berlioz fut un romantique certes mais surtout un homme ayant une sensibilité poussée à l'extrême et dont chacune des notes, des mesures présentent la marque des sentiments du moment et aussi de ceux que l'auteur a voulu donner à son œuvre. L'artiste a vécu avec son œuvre. C'est bien son propre enfant, il lui donne un caractère : le sien un sentiment : le sien.

Berlioz sera peut-être toujours le musicien "un peu fou" il n'en reste pas moins le seul grand musicien français du siècle dernier digne de figurer sur les rangs des plus grands génies tels que : MOZART, BACH, BEETHOVEN.

LES GROS HYDRAVIONS FRANCAIS TRANSATLANTIQUES

par le Lieutenant Jacques Faugeras

Dessins de l'Aspirant Jacques Noetinger

C'est presque de l'histoire ancienne, si l'on considere le rythme d'enfer des evenements implacables et les progres mensuels de la technique aeronautique. Mais, il n'est pas completement vain de reparler de ces fameux gros hydravions que la France allait mettre en ligne en 1940 sur l'Atlantique Nord. Car dans un domaine ou les plus graves defaillances d'organisation ont ete relevees — celui de l'aviation — il demeure meme retrospectivement un sujet de fierte et d'espoir.

En negligeant l'historique passionnant des traverses transoceaniques, arrivons tout de suite a l'annee 1939 ou se posa pour les puissances riveraines de l'Atlantique, le probleme pratique d'une liaison commerciale reguliere, confortable et sure comportant passagers, fret et messageries entre l'Amérique et l'Europe.

Du cote americain, les Compagnies "Pan American Airways" et "American Export Lines"—en concurrence ardent etaient parvenues quelques semaines avant la declaration de guerre, a un resultat fort appreciable. La technique americaine—familiarisee par les dimensions des Etats-Unis, dans la construction des gros porteurs, doues d'une importante autonomie — marquait ainsi un premier avantage substantiel.

Du cote de la vieille Europe, Angleterre et France, preparaient fievreusement la replique : Les "Imperial Airways" se debattaient deja dans les difficultes qui devaient amener leur transformation prochaine en une societe nouvelle la "British Overseas Airways Company" et ses hydravions les plus modernes "Short Empire" n'auraient d'ailleurs pas pu pretendre a une competition honorable.

Restait la France.

Il apparait, aujourd'hui, que les efforts deploys pendant des années obscures par les pionniers des lignes de l'Amérique du Sud porterent alors leurs fruits. La polemique entre l'hydravion et "l'avion a roulettes" remise au magasin des vieilles lunes un programme d'hydravions tenant compte a la fois des experiences d'un Jean MERMOZ, comme de celles du Commandant Bonnot (Commandant du "Lieutenant de Vaisseau Paris") fut dresse, mis d'aplomb et adopte. Prevoyant l'avenir et donnant un bel exemple de comprehension reciproque l'Air c'est a dire la Compagnie Air France et la Mer c'est a dire la Compagnie Gen-



L A T E 6 3 1 —

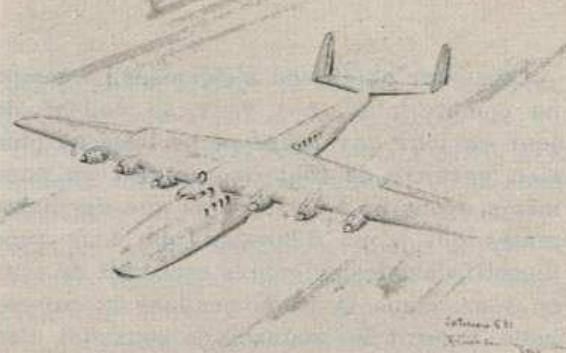
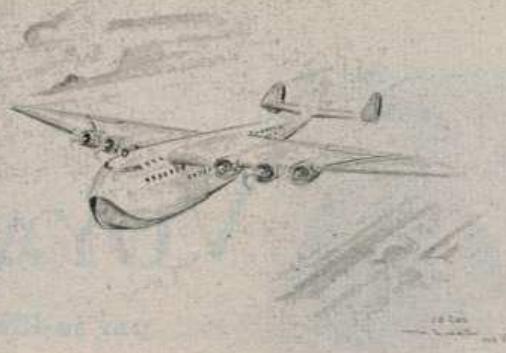
erale Transatlantique creerent avec l'appui de l'Etat un "Pool" "Air France Transatlantique" charge de l'exploitation de la ligne et des la premiere heure de son organisation, de son financement, de sa mise en oeuvre.

Il est fort probable (si l'on tient compte de l'effort deploie dans le domaine meteorologique,—citons en particulier l'affrettement d'un laboratoire flottant le "Carmare," charger de centraliser les informations permanentes des navires traversant l'Ocean) que la France considerait avec le plus grand serieux, et les plus grandes chances de succes son avenir sur l'Atlantique.

Certes la concurrence Americaine, n'aurait pas attendu pour perfectionner ses premiers avantages, et il est fort probable qu'elle aurait pu sans heurt maintenir une position enviable. Il n'en reste pas moins vrai qu'en face d'elle aurait pu utilement se compter la flotte aerienne d' "Air France-Transatlantique."

Un tel fait est d'autant moins contestable que les materiels envisages restent trois années apres le programme un objet digne d'etude et de comparaison.

Les documents precis manquent ici pour donner les descriptions techniques indispensables. Mais on m'excusera de rappeler de memoire ce qu'il me fut permis d'examiner de tres pres en Juin 1942, c'est a dire l'etat d'avancement des travaux sur les trois types d'hydravions consideres et dont la "finition" avait ete autorisee par la commission de Wiesbaden (on la comprend facilement) dans les usines francaises de Toulouse et de Marignane. Au debut de l'ete 1942, date des "herbes de la Saint Jean" indispensables accordees difficilement par le secretariat d'Etat a l'Aviation, je pus a mon grand etonnement constater que dans les conditions de travail incroyable, malgre une restriction de matieres premieres implacable — en l'absence de machines-outils—les prototypes etaient prêts et n'attendaient plus pour leurs essais definitifs que la solution de formalites administratives. Bien plus les prototypes No. 2 etaient dans un etat d'achevement qui au-



S U D - E S T 2 0 0 — P O T E Z 1 6 1 —

raient pu—Conclusions pratiques tirees des No. 1, pour les modifications ultérieures—leur succéder dans un bref délai. Donc, malgré l'Armistice l'effort avait pu être maintenu, perfectionné et mené même à bonne fin.

Après les événements de Novembre 1942, le sort des hydravions se trouva réglé avec celui de la flotte de Toulon, du Statut de la "zone non occupée" et de tant d'autres fictions tragiques. Mais il est possible d'affirmer ici que malgré leurs efforts et leurs précautions, pas un aviateur allemand ne prendra jamais l'air—and pour des raisons faciles à comprendre—sur les gros hydravions Transatlantiques.

Le travail accompli n'est cependant pas perdu. Qu'on imagine la somme de travail accumulée par les bureaux d'étude, les agents de maîtrise, les ingénieurs qui ont pu pendant de longs mois—au prix de quelques sacrifices cependant—continuer patiemment leurs recherches. C'est pourquoi leur apport ne sera pas négligeable dès qu'il sera possible de faire appel à nouveau à leur collaboration.

En effet, si l'on examine les caractéristiques indiquées plus bas—en tenant compte de la faiblesse relative des groupes moto-

propulseurs employés—ne constate-t-on pas que les hydravions français gardent la tête des prototypes essayés dans n'importe quel autre pays au monde. ... Les expériences tentées aux Etats-Unis par Vought-Sikorsky et Martin et qui se sont heurtées à des difficultés appréciables doivent nous incliner en toute loyauté à une certaine réserve et il est juste de supposer que peut-être soit le Latecoère 631, soit le S.E. 200, soit le Potez 161 auraient pu connaître, si leurs essais avaient été poursuivis à fond (essai pleine charge, etc. . . .) des déboires certains.

Mais en se limitant aux faits brutaux—Dieu sait si la France en connaît depuis quelques années la peremptoire éloquence—en constatant à la fois l'ampleur de vue des imaginations créatrices, la tenacité des constructeurs, et les résultats élémentaires acquis, en lisant les caractéristiques et en les comparant à ce que les techniques les plus modernes, (talonnées au surplus par les exigences de la guerre) ont produit à ce jour les bons gros hydravions français—eux aussi martyrs sur le terre natale—dictent la fierté française à des milliers de kilomètres de l'étang de Berre ... le magnifique plan d'eau de la Provence.

Type	Envergure	Longueur	TABLEAU COMPARATIF		
Late. 631	188 ft	154 ft		150.000 lb.	260 mph
S. E. 200	171	131		142.200	238
Potez 161	151	105		88.000	225
Vought-Sikorsky S. 44. A	124	79		57.500	200
Excalibur					3.800
Liberator	110	66		56.000	300
					4.000

Le séjour en prison s'éternise. Le temps ne compte plus, nos yeux se voilent de jour en jour davantage et ne laissent plus rien paraître de tout ce qui dort en nous même. Nous ne sommes plus que des automates qui n'ont d'humain que leur tube digestif dont les exigences croissent de jour en jour. Dans la cour, pendant la promenade, on suit les regards de ceux qui n'en pouvant plus cherchent avidement les peaux d'orange ou les têtes de poissons séchés jetées par leurs camarades plus favorisés et qu'ils ramassent un peu honteux, mais sans hésiter. ...

Pourtant, lecteur, rassurez-vous, nous n'allons pas mourir, car MIRANDA, le crieur s'annonce une liste à la main et de sa voix éraillée de camelot braillard, appelle des noms. J'entends celui de Christian, le mien ... est-ce la libération ou un changement de prison? ... Qu'importe maintenant pourvu que nous sortions d'ici— Nous sommes une quarantaine environ, à peu près tous officiers ou assimilés et ce petit nombre nous rassure. Nous avons une chance d'être mieux traités et de ne pas être parqués dans les wagons comme un troupeau. Mais combien d'amis nous laisons et comme la détresse que nous lisons dans leurs yeux fatigués nous fait mal!

Deux jours de train par grand froid en compagnie des éternels "guardia civil" qui, tels une nuée de mouches à miel nous assaillent, car c'est encore une fois de plus nos styles, nos briquets, nos montres, (ceux qui restent) qui les intéressent. Ils n'auront guère de succès cette fois-ci.

Le train continue sa longue promenade monotone, et s'arrête enfin à une petite station perdue dans la nuit de l'Aragon où deux ou trois camions de l'armée de Franco nous attendent; nous y montons, et bientôt nous roulons à toute allure dans les vallées sombres, entre des rocs abrupts, traversons en trombe des rues étroites, et arrivons finalement sur la place d'un charmant petit village, terminus de la route; nous descendons de voiture, absolument transis par le vent glacial; mais avec l'heureux pressentiment que nous procure le spectacle grandiose dans sa simplicité de ce pittoresque petit hameau qui dort paisiblement dans la nuit sans lune.

Un officier espagnol nous expliqua que nous sommes ici dans une station balnéaire estivale, que nous y logerons à l'hôtel en résidence surveillée, absolument libres de nous promener dans le village et ses alentours immédiats. Nous n'en croyons pas nos oreilles et, dois-je l'avouer, nous nous méfions un peu : La fantaisie de l'Espagne,



VOYAGE en

par le LIEUTENANT

charmante et seduisante pour un touriste, est accueillie par les prisonniers avec plus de réserve ... Mais ce n'est pas un mythe, pour une fois le Dieu malin nous donne du répit; il sait bien qu'il a tout le temps de réfléchir ... et le soir, il nous laisse nous coucher dans des draps blancs et nous réveiller devant un miraculeux petit déjeuner dont les enfants de France rêveraient ... Nous sortons; nous allons avoir maintenant le loisir de découvrir le paysage dans lequel nous allons vivre, et j'entends Musset, le cher Musset de mon adolescence.

*"Le mal dont j'ai souffert s'est enfui
comme un rêve,
Je n'en puis comparer le lointain sou-
venir
Qu'à ces brouillards légers que l'aurore
soulève
Et qu'avec la rosée l'on voit s'évanouir."*

Comme il est facile d'oublier l'affreux passé tout proche, dans cette charmante et minuscule station thermale, véritable oasis de fraîcheur, perdue dans les pierres rouges et le ciel bleu de l'Aragon et qui semble dater des origines du monde.

Et les jours s'écoulent, doux féconds. C'est une merveilleuse retraite pour nos ames qui ont tant besoin de s'enrichir et un fameux repos pour nos corps amaigris et courbaturés. Nous nous levons vers neuf ou dix heures, prenons notre bain, notre "desayuno" (breakfast), allons au village chez les paysans dont la peau ridée fait penser à une pomme reinette cueillie depuis longtemps mais dont les yeux brillent comme des ruisseaux. Nous leur achetons du pain, qui est un délicieux gâteau, qui ne sort pas de l'usine, qui n'a été souillé par aucune mécanique, mais qui vient d'un pétin rustique où de rugueuses mains de campagne en ont fait un fruit de nature. Et puis nous allons boire un bol de lait, ou un petit verre de "manzanilla" à l'unique "Fonda" de l'endroit, rentrons vers midi nous baigner dans la piscine naturelle d'eau chaude qui coule devant le Balneario (hôtel) tout à côté de torrents d'eau froide qui dégringolent joyeusement des roches arides

ESPAGNE

MELCHIOR (Fin)



... Nous déjeunons d'un repas cossu, plein, vivifiant, d'un repas sans sauce et sans ersatz, d'un repas de la terre, de la bonne terre de Dieu. L'après midi, promenades le long des canons avec Christian dans les prés verts ou sur les sentiers montagneux et escarpés. Nous entamons d'interminables discussions et ces discussions sont fécondes parce que la nature est belle et que nous ne sommes pas pressés.

Quelle étrange chose que d'être pris en captivité, par tout le passé prestigieux d'un pays dont on connaît pourtant la décadence morale, et par ces couleurs, ces pierres à qui l'érosion des éléments, des pensées, des ans confère une mélancolie grave, toute cette ambiance de feu, de sang, de paturages, d'ancien âge qui fait qu'on aime une terre presque physiquement. — Mais nous avons trop rêvé, Christian et moi, le long de l'eau qui chante, nous avions oublié que le monde des hommes depuis quelques siècles avait fait chaque jour un effort pour déspiritualiser, désenchanter toutes les merveilleuses tendances de l'enfance, et que poussé par l'orgueil insensé d'égaler Dieu ou de le forcer dans ses retranchements, il avait inventé mille machines infernales, mille conceptions barbares, nous avions oublié que nous étions là des prisonniers à la merci de la fantaisie d'un juge, ou de la mauvaise sieste d'un commissaire de police. —

En effet, sur un joli chemin de ronde qui contourne le village, je vois quelqu'un se dépêcher, s'approcher de moi, je sais déjà que c'est moi qu'il cherche, et qu'il a une mauvaise nouvelle à m'apprendre. La nouvelle, c'est que je dois quitter avec une dizaine d'autres Français, mon village de rêve avec ses vieilles pierres, ses coutumes, sa magnifique église pleine de richesses d'art, ses maisons couleur de terre sienne, et je le quitte pour une autre station thermale plus luxueuse, à quelques kilomètres de là mais qui n'est qu'un ensemble d'hôtels sans aucun charme : seul le sourire de Rosita, une jolie serveuse met un rayon de soleil dans notre déception. Je n'avais pas

tort avant d'arriver là d'être inquiet, car nous sommes à peine depuis dix jours au "Balneario Termas Pallares," qu'un car espagnol de marque allemande, vient nous prendre et après un voyage pénible à travers les neiges de février nous dépose à l'entrée du camp de Miranda de Ebro. Cette ville blottie dans un site de verdure et d'eau, entourée de montagnes, abrite sous un ciel presque toujours pur, un monde grouillant de promeneurs levés tard, de jolies flaneuses indolentes, aux yeux pleins de promesses et de provocation. Miranda, c'est aussi un nom qui résonne lugubrement dans les oreilles et le souvenir d'un grand nombre d'étrangers échappés des griffes d'Hitler. Nous sommes devant la grille, il pleut, et nous voyons une foule de détenus patauger de l'autre côté dans la boue du camp. De loin j'ai reconnu Michel mon camarade de prison Andre et beaucoup d'autres qui nous crient :

"Moins de dix-huit, plus de quarante, moins de dix-huit, plus de quarante"! Evidemment ils veulent que sur nos fiches d'entrée nous nous déclarions d'âge inférieur à dix-huit ans ou supérieur à quarante ce qui nous mettrait de suite dans la catégorie des non-combattants. Mais l'officier qui est venu nous chercher dans l'Aragon a déjà toutes nos déclarations antérieures, il serait difficile, même, en Espagne, de les changer. Je n'ai plus envie de me rappeler la sombre tristesse de nos ames, et l'appréhension de nos corps si vite déshabitués de la souffrance, à l'entrée de ce camp pouilleux riche de quatre à cinq mille prisonniers de quarante nationalités différentes, de tous les milieux, de toutes les confessions, de toutes les mentalités. Il faudrait un volume pour conter tous les drames que comporte la journée d'un homme sain dans cet horrible enclos, entouré de sentinelles, les "Conios" qui tirent dès qu'on s'approche, et qui vous achèvent comme des chiens, s'ils n'ont pu vous tuer du premier coup. Le calme des nuits longues et froides, des nuits sans drap sur des grabats est souvent troublé par des coups de feu : il y a tellement de cibles et c'est tellement amusant pour un "Conio" de couper un tour de garde par un joli carton!

Je ne vous inviterai pas à la soupe servie pour cinquante ou cent, par baraque, dans d'immenses "pérrolles"—vous n'aimeriez pas le "rancho," l'huile rouge qui surnage et qui cache de sa surface imperméable un amas confus la nourriture,—cela vous donnerait la nausée, je ne vous ferai pas assister non plus à la toilette de ceux qui se lavent, car vous auriez à faire une queue de plusieurs

heures à l'unique fontaine bourbeuse dé l'endroit; je ne vous montreraipas davantage le lieu-dit "FRANCO" de peur de vous choquer, mais peut-être vous inviterai-je tout de même à visiter la baraque no 11: Si vous n'avez pas de chocolat, ou si vous aimez le "turron" ou le "masapan," si vous avez besoin de cigarettes au prix fort ou d'une chemise ou d'un cafe chaud, c'est là qu'il faut aller, car c'est le domaine des "extra-perlos."

Imaginez un souk arabe ou il n'y aurait pas d'Arabes, mais un lot bariole de bâtards vereux de toutes les nations, qu'aucun consultant n'a voulu reconnaître et qui sont rassemblés là comme apatrides. Ils sont ici depuis deux ou trois ans et connaissent si bien la place qu'ils ont réussi à communiquer avec l'exterieur par l'entremise des "conios"—

Allons prendre un chocolat chez Nassi, il nous recevra bien et vous fera de si belles manières que vous aurez l'impression d'être son invité—il a une soixantaine d'années, c'est un vieux filou d'origine turque . . . qui a fait du trafic d'armes, et qui a roulé sa bosse et ses clients dans tous les coins de l'Europe. Il va nous raconter son histoire elle est longue, très longue, très scabreuse mais il la sait par cœur. Il a encore un tas de photographies de lui en habit, en stavisky, et des nombreuses maîtresses qu'il a connues tout au long de sa route, et qui peut-être regrettent un peu son argent. Il en parle avec amour quand même, qui doit être chez lui une sorte d'appétit retrospectif, et en insistant il prête sur or, achète et amasse son magot qu'il doit cacher bien soigneusement la nuit sous le coussin qui lui sert d'oreiller.

Les autres ont chacun leur histoire, mais ils ne parlent pas tous le français, et nous ne pourrions guère en profiter.

Entendez-vous ces bruits de foire—sortons dans la ruelle grouillante et allons risquer un peu d'argent à une des nombreuses tables de jeux à ciel ouvert dont les propriétaires nous appellent à grands cris ... "NADIE JUEGA MAS" (personne ne joue plus) Les dés sont tirés et vous perdez—

Faisons le tour du camp, passons devant les cuisines où il vaut mieux ne pas s'attarder de peur d'être pris pour la corvée de "pluches": nous voici arrivés sur le boulevard extérieur sud du camp, "promenade des Anglais." C'est le coin chic, le coin des bains de soleil en petite tenue, des longues conversations qui commencent un jour pour finir quelques semaines plus tard. Que de choses j'apprends en me promenant aux heures creuses avec Michel. Nous discutons

de toutes les usines qu'il était en train de monter, qu'il rêve de bâti, c'est un esprit clair et positif qui a volontairement banni de son existence tout ce qui pouvait donner à son jugement une valeur subjective; il a quitté la musique qu'il aimait trop, c'est un garçon qui veut réussir, qui aime créer, mais il ne croit pas en Dieu, même en regardant avec moi tous les soirs le merveilleux ciel constellé de l'Espagne.

Il est cinq heures et demie; c'est l'heure de la "bandera" dépêchons-nous d'aller sur la grande place, car déjà l'officier de jour espagnol est sur sa tribune pour la descente des couleurs : Tous les prisonniers sont là, rangés par barraques; tandis que le drapeau sang et or glisse de son mât, et que l'hymne franquiste résonne, tous doivent faire le salut fasciste sous peine d'être envoyés au "calaboz" (la prison du camp), les cheveux rasés; peu de Français sont doués pour ce genre de contrainte, on voit leurs mains volontairement flasques ébaucher un geste de vieillard en gâtisme,—désidément l'idéologie de l'Europe nouvelle n'est pas encore bien assimilée.

L'appel fait, les rangs se disloquent, allons prendre le thé chez mes charmants camarades, Eric et Bernard, qui, prisonniers depuis quatre mois déjà, ont su donner à leur home, qu'on appelle ici une "calle," une ambiance chaude et sympathique; des couvertures ont fait, des murs presque capitonnés, des caisses ont servi à confectionner tables, tabourets et étagères, des boîtes de conserves, le fourneau qui ronfle comme s'il était en liberté. Les lits sont faits de planches qui proviennent de je ne sais quelle expédition nocturne à travers le camp. Eric est le grand maître de l'électricité, avec des fils volés au grillage des fenêtres de l'Infirmerie, tout un système de résistances, une ampoule de lampe de poche, un réflecteur fait d'un couvercle, il a réussi à installer la lumière qui éclaire nos longues soirées, mais qu'il peut camoufler en un clin d'œil, si les "Conios" sont annoncés.

Bernard est un parfait maître coq: C'est un immense garçon blond, qui doit se plier en quatre pour atteindre son feu. Avec les vivres de la Croix Rouge anglaise et les rares paquets reçus d'amis espagnols, il fait des merveilleuses crêpes suzette, et de somptueux gâteaux de riz qui nous guérissent du rancho pour plusieurs jours. Vouglizis, le plus jeune, coupe le bois, s'affaire, déchire ses vêtements vingt fois par jour, mais rit quand même.

Que d'heures charmantes j'ai passé là avec ces trois garçons dans cette petite calle exiguë, séparés de la crasse, des vis-

ages hideux, de l'affreuse promiscuité par quelques couvertures, et une volonté sérieuse de tenir.

Le camp de concentration est une école d'hommes; mieux que tous les enseignements, la vue de ceux qui se laissent aller à la mélancolie sans trêve, à la saleté, au désespoir, de ceux qui ne luttent pas contre les poux, les punaises, les maladies, leur paresse, nous apprend ce qu'est la dignité.

Eric, Bernard, Michel, André, et tous les autres mes camarades, je pense a vous ce soir avec affection; dans quelques jours ce sera la fin d'une année commencée pour nous dans la souffrance. Ou êtes-vous à présent, sous quels cieux, à quelle aventure souriez-vous? Où que vous soyez, sur les champs de bataille de Corse, d'Italie, ou attendant de vous battre en Angleterre et en Afrique, je sais que plus que jamais vous ne pensez qu'à la France.

—FIN—

❖ Nouvelles de Saint Louis ❖

La Société Française de Saint Louis, donne de fréquentes réunions en faveur de nos aviateurs de Scott Field. La dernière réunion a obtenu son plein succès, où un repas à la Française précéda la soirée dansante.

Grâce aux dons des familles françaises la Société a réalisé un bénéfice et a versé 100 dollars pour les prisonniers de guerre.

Il faut louer le dévouement, de Mademoiselle POUSCARME, président de la Société, ainsi que du comité, qui le dépense dans compter pour nos aviateurs et pour la Société Française de St. Louis.

Recommandez-vous de F. MAIL chez nos annonceurs c'est une bonne façon d'aider F. MAIL.

Le Modern Cafe

A cote de la First National Bank

TUSCALOOSA

ALABAMA

En Champagne

(Suite)

par le Sous-Lieutenant
Rene Meunier

Reims, sortie nord-est.

La route est belle, large, bordée de platanes. Nous quittons la ville, et, les faubourgs à peine franchis, nous arrivons au fort de la Pompelle. Regardez près de la route sur notre droit. C'était un fort souterrain creusé entièrement dans la craie. Depuis longtemps avant 1914 il était désaffecté et l'herbe avait déjà recouvert ses petits blockhaus qui n'abritaient plus que quelques lapins de garennes, quelques taupes, soldats et gardiens bien pacifiques!

Puis en 1914, les boches qui avaient enfoncé notre front d'Alsace et de Lorraine se ruèrent à bride abattue en direction de Paris. Ils avaient la partie belle : pas d'obstacle murel, un terrain plat à traverser et évidemment aucune résistance prévisible dans cette Champagne. S'ils arrivaient à franchir la Marne, la route de Paris leur serait ouverte.

La Marne! rivière triste et paisible. Les troupes françaises savaient ce que ce mot voulait dire; des nids de résistance s'échelonnèrent en avant de cette rivière. Il y en avait à Tahure, à Sommepy, à Navarin, à Perthe, à La Pompelle ... le fort avait été aménagé en hâte et deux cents soldats français s'entassèrent dans ses souterrains.

Les boches menacèrent Reims dès le 6 septembre 1914, ils bombardaien la ville farouchement. Le fort de La Pompelle fut cible de mitraille, les Français tenaient toujours; la mort fauchait partout, les Français tenaient toujours. Enfin les d'être freinés les boches inaugurerent une nouvelle méthode de combat : ils se terrerent dans des tranchées et se contentèrent de défendre le terrain conquis. C'était le 12 septembre 1914; les Français avaient tenu, la France, le Monde était sauvé.

La Pompelle! petit fort héroïque qui avait subi plus de soixante-dix attaques en sept jours a tenu le coup.

Dans cette même période, en sept jours, dix mille tués avaient pu être denombrés dans le secteur de Navarin.

En 1930, j'ai vu des Anglais, des Américains, des Allemands venir à La Pompelle en pèlerinage. Certains s'étaient battus icl.

d'autres savaient que leur père était tombé près de ce puits, que leur frère avait été frappé près de cette route. Ces visiteurs emportaient bien souvent un petit morceau de craie ramassé sur ce champ de bataille : souvenir de La Pompelle, souvenir de France.

Continuons.

A quelques centaines de mètres sur le côté gauche de la route, voici un char de combat britannique, couché sur le flanc : 30 septembre 1916. Plus loin, en remontant vers le Nord nous arrivons en pleine Champagne pouilleuse. Voici un écriteau, tout verrouillé, il porte ces mots, presque illisibles : Ici était le village de Sommepy. Tout près de cette plaque commémorative voyez cette énorme plate-forme en ciment. C'est un de ces nombreux points d'appui que les boches utilisaient pour leur bombardement par canon à longue portée. Une de ces plates-formes, dans la Montagne de Reims, supportait la Grosse-Bertha qui bombardait Paris à 132 km. de distance. Le troisième obus envoyé par ce tube, frappa l'Eglise Saint Thomas à Paris, le 1er novembre 1914 à 10.30.

Faisons route vers l'Est, nous arrivons à la ferme de Navarin. Cette ferme n'est plus qu'un mot, elle fut pulvérisée en 1914 et aujourd'hui cette énorme pyramide de marbre rose que vous voyez devant vous, c'est le tombeau de trois régiments d'infanterie; aux quatre coins de sa base carrée, des canons boches font vraiment triste figure.

Si nous continuons vers l'est, nous entrerions dans la zone de Verdun et là encore je pourrai vous montrer Douaumont, Saint Mihiel, la cote 304, Vaux, autant de noms palpitants et héroïques. Mais mettons cap au sud, traversons la voie romaine, au Nord de Sainte Menehould, passons rapidement près de Mourmelon et entrons dans Châlons sur Mame.

C'est la ville administrative du département de la Marne; c'est aussi la ville universitaire, elle possède son Ecole Normale de Flines, son Ecole Normale de Garçons et aussi une des six Ecoles Nationales des Arts et Métiers. Cette école d'aspect extérieur austère et peu hospitalier est un ancien monastère. Les premiers élèves ingénieurs des Arts et Métiers étaient en subsistance à Compiègne. En 1806 Napoléon Ier décida de transférer la première école d'Ingénieurs à Châlons sur Marne dans ce monastère. Le but premier de cette Ecole était de former des contremaîtres pour diri-

ger les usines de textiles des régions remoise et parisienne. Puis, peu à peu, ses programmes évoluèrent et en 1939 ces Ecoles d'Arts et Métiers alimentaient surtout les usines de construction mécanique, les métallurgies et la Marine.

Quittons Châlons sur Marne, et dirigeons-nous vers l'ouest. La campagne est déserte et plate. Quelques près au bord de la Marne alternent avec des bouquets de peupliers. A vingt kilomètres de Châlons, tournons à gauche et faisons route vers le sud pendant vingt-cinq kilomètres. Voici Bergères-les-Vertus, petit village champenois, loin de toute grande ville.

Ici, tout près, voyez cette énorme taupe-rière semble être une montagne : c'est le Mont-Aimé, 314 mètres d'altitude. Ses pentes sont couvertes de sapins et tout en haut sur le plateau voyez cette table d'orientation en marbre blanc; elle fut construite par le centre touristique de Champagne et indique les points de repère de l'horizon dans toutes les directions. Là, au pied de la tour une ouverture bâtie : c'est le début d'un souterrain qui débouche près des Marais de Saint-Gond à 38 km. d'ici. Ce chemin secret fut utilisé par la Reine Blanche de Castille, mère de Saint-Louis pour échapper aux rebelles en 1261. La légende dit qu'elle avait ferré son cheval à l'envers. Ce souterrain est maintenant éboulé en partie et il est dangereux de se glisser à l'intérieur.

Prenons maintenant la route d'Epernay. Passons rapidement dans la ville car nous y reviendrons pour visiter ses caves et dirigeons nous vers Reims.

Cette ville fut complètement détruite pendant la Grande Guerre 1914-1918. Voici sa célèbre cathédrale. Ici fut sacré roi Charles VII en 1425. Sur le parvis de la cathédrale, la statue de Jeanne d'Arc fait revivre l'émouvante époque vécue par cette Sainte. Depuis 1919 une foule d'ouvriers travaille à la reconstruction de la cathédrale et en 1939, quand la guerre a éclaté elle n'avait pas encore repris complètement son visage d'autrefois.

Un Américain, Monsieur Rockefeller a consacré une partie de sa fortune à la reconstruction de la cathédrale de Reims. En 1938 la toiture était complètement terminée. Cette toiture est entièrement composée de plaques de plomb fondu pesant 72 kg par mètre carré. La charpente d'une légèreté hardie est en ciment armé, assemblée comme une construction d'enfant.

LA CULTURE FRANCAISE EN EUROPE ORIENTALE (Suite)

par l'E.A.R. Peyronnet

NB. Dans un premier article, l'auteur a examine l'influence de la culture française dans une partie de l'Europe Orientale. Il continue aujourd'hui en completant son étude par les Balkans.

Arrivons en Europe Balkanique. Les Lycées et Colleges français de Bucarest et de Belgrade sont parmi les plus importants. Dans la capitale roumaine les batiments de l'établissement français ont été tout récemment reconstruits selon les dernières lois des constructions d'écoles parisiennes. L'actuel Roi de Roumanie alors qu'il n'était que le Grand Voivode Michel heritier de la couronne y suivit des cours comme beaucoup des fils de ses plus éminents sujets qu'il ne battait pas toujours d'ailleurs aux examens (du moins si l'on en croit les gazettes).

L'influence française dans ces contrées se manifestait par des études qu'on peut qualifier de pratiques : la médecine, les sciences appliquées. La médecine française était très prisée dans les Balkans. Et combien de jeunes sont aussi venus chez nous étudier la chimie, l'électricité, la physique, les mathématiques. Il suffisait de visiter l'Université de Grenoble pour s'en rendre compte. Il n'y avait pas jusqu'à nos écoles d'agriculture qui ne soient reconnues comme vraiment efficaces. En 1938 le Gouvernement METAXAS avait demandé que les 2/5 des bourses que nous accordions aux étudiants grecs soient réservées aux futurs ingénieurs agronomes. Le Ministre français avait recommandé à son gouvernement que leur nombre fut augmenté pour que la plus grande partie soit réservée à l'agriculture. Quelques mois après les Ecoles de Grignon, de Rennes ou de Montpellier ont vu arriver ces jeunes gens venus apprendre en France comment tirer le meilleur parti de la terre si belle mais si ingrate de GRECE.

Mais le rayonnement français s'exerçait surtout dans le domaine intellectuel. Juste avant la guerre, les trois grandes nations d'Europe avaient en Orient une situation prépondérante qui provenait pour l'Allemagne de sa force, pour l'Angleterre de sa flotte et de son commerce pour la France de sa culture. J'ai souvent entendu là-bas, des gens me dire que l'on pouvait en connaissant le Français et l'Anglais aller à peu près n'importe où, sans embarras. L'anglais servant au delà de la Méditerranée le Français à l'intérieur du bassin méditerranéen. En Grèce nos arts, notre musique, notre littérature, surtout son fort prisés.

Rien qu'à Athènes il y a deux bibliothèques uniquement françaises largement fournies servant un nombre considérable d'abonnés. Mieux encore il me souvient d'avoir été à la Bibliothèque Nationale Grecque pour y trouver des traductions en Français des anciens auteurs grecs. Il était assez amusant de constater que les Grecs eux-mêmes venaient consulter cette collection pour traduire le Grec ancien en français et le français en grec moderne. A bien considérer le nombre de pages "cornées" et les annotations de chaque "in-folio" un certain nombre devait trouver ce système pourtant assez compliqué plus rapide et plus facile qu'une traduction directe. Cela ne prouve-t-il pas d'ailleurs qu'ils étaient fort versés en Français?

La guerre a malheureusement coupé les relations entre la France et la plupart des pays Balkaniques qui subissent comme notre métropole l'occupation allemande. Ce n'est qu'en 1942 que la France sous la pression de Berlin s'est résignée à supprimer sa représentation diplomatique d'Athènes. Mais nous reverrons à nouveau les étudiants grecs revenir en France pour apprendre la splendeur de leur pays libre au temps grandiose de Périclès. . . .

Mais ces quelques lignes sur notre influence en Europe Orientale seraient par trop incomplètes si l'on omettait de parler de deux autres villes où les études françaises sont assez poussées. C'est d'abord la grande métropole de Constantinople où, je l'ai déjà dit, des membres de l'Ecole d'Athènes se rendent chaque année pour faire passer le baccalauréat au Lycée français et où l'on parle notre langue encore plus qu'à Athènes. J'en veux donner un exemple typique. Il suffit d'aller au cinéma : Si l'on passe un film français, il y aura naturellement des sous-titres turcs. Mais si l'on passe un film américain, il s'ajoute des sous-titres français aux sous-titres turcs. Cela se passait ainsi du moins en 1937.

L'autre ville où la France rayonne toujours grâce à ses écoles se trouve dans l'un des plus petits pays d'Europe, en Albanie. Il y a en Albanie deux grandes villes, toutes deux de dix mille habitants, la capitale Tirana, et la ville intellectuelle Korça qui se trouve au Sud de Tirana sur la route qui mène à la frontière grecque et à Janina.

Nous possérons un lycée à Korça et c'est assez curieux que d'y voir de jeune musulmans y disserter des divers mérites de Racine et Corneille.

En conclusion, comment ne pas souligner le cote assez remarquable de l'influence exercée par la France? En effet, les Français ne s'expatrient pas et ne constituent, jamais a l'étranger une de ces minorites dangereuses qui a l'intérieur d'un pays donne exercent une pression décisive et sonnoise sur la vie nationale ne tenant pas toujours un compte exact de l'intérêt réel de ce pays.

C'est bien plutot par une conviction pro-

fonde très simple mais irresistible qui decoule tout naturellement de la precellence de son Enseignement que la culture française obtient sans la chercher l'adhesion d'une élite pensante dans une nation étrangere.

C'est pourquoi, —jadis fier de pouvoir aux cours de mes études en terre étrangere dire "je suis Français"—en période d'épreuves quelle consolation n'ai-je pas tirée de mes amis les plus lointains qui n'ont jamais cessé de me dire aux heures les plus penibles "Nous restons fiers malgré tout d'être des amis de la France."

LA FEMME FRANÇAISE ET L'AVIATION

le 4 juin 1784

Pilatre de Rozier

Fait voler la première femme, Mme Tible

En 1804, Napoléon Ier nomme Madame Marie Blanchard chef du Service Aéronautique de la Grande Armée.

le 22 octobre 1909 la Baronne Raymonde de la Roche vole sur un biplan Voisin. Elle est la lère femme brevetée pilote.

Adrienne BOLLAND, le 1er avril 1921, traverse la Cordillère des Andes. Seule à bord d'un Caudron G. 3. Tour de force sans précédent, l'avion équipé d'un moteur rotatif de 80 VC, parvient à monter jusqu'à 4000 mètres.

Hélène BOUCHER

Record féminin de vitesse 1934.

438 km à l'heure 876

Record de vitesse sur 1000 km

409 k 800

sur Caudron-Renault

Maryse BASTIE

30 déc. 1936 traversée Atlantique Sud

sur Caudron-Simoun

12 h - 3 minutes - 258 km H de de moyenne

Maryse HILTZ

Record d'altitude

23 juin 1936

14.200 mètres

Enfin, la CROIX-ROUGE FRANÇAISE a été la première à créer un Corps Spécial infirmières-pilotes secouristes de l'Air. Pendant les opérations de 1939-40, ce corps d'élite rendit les plus signalés services. En particulier, Claire ROMAN au moment de la Retraite sans hésiter s'empare sur le terrain de TOURS d'un avion de chasse français juste avant l'arrivée des Allemands—qu'elle ramène sans l'avoir jamais préalablement piloté—sur un terrain occupé par les Français. Sous l'impulsion de sa directrice Madame SCHNEIDER, l'I.P.S.A. a donné une fois de plus des preuves de son courage pendant la guerre de Tunisie et se prépare à remplir son rôle dans la libération de la France, aux côtés de l'Aviation Française.

LE MOTEUR (Suite)

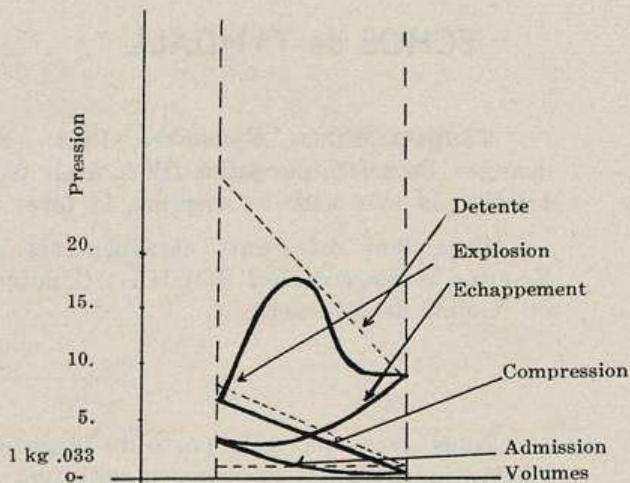
par l'Aspirant Telliez

I. Diagramme reel d'un moteur sans reglage

Lorsque le piston descend, des gaz brûlent dans le cylindre. La pression intérieure est supérieure à la pression atmosphérique. Mais dans son mouvement descendant le piston produit une succion brutale. Le mélange gazeux par suite de son inertie met un certain temps à pénétrer dans la cylindrée. La pression baisse rapidement.

La compression des gaz est aussi irrégulière. L'allumage a lieu alors que la pression des gaz n'est que de 6 kg/cm². L'explosion qui en résulte rapide au départ décroît lentement jusqu'à 8 kg/cm². Les gaz d'échappement mettent un temps assez long à sortir et la pression décroît lentement.

Pour utiliser au maximum l'énergie d'un moteur il faut donc lui apporter des modifications. On y parvient en contrôlant judicieusement le fonctionnement des soupapes et de l'allumage.



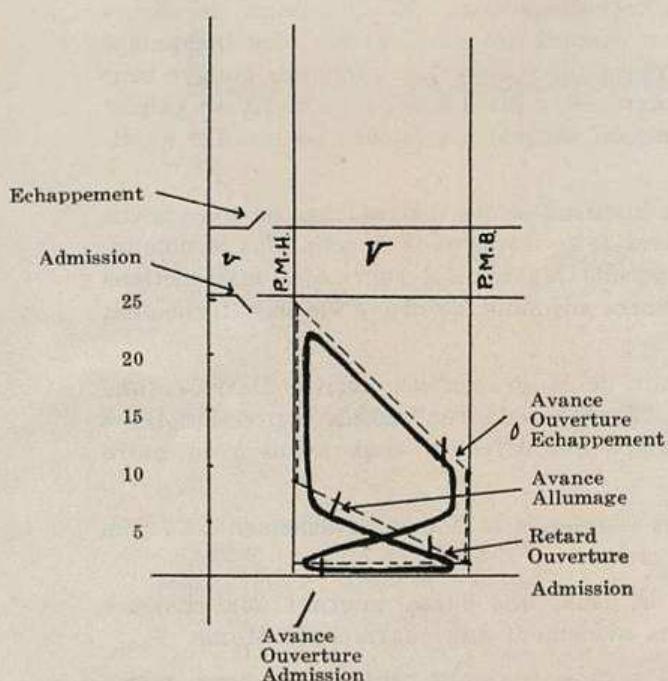
II. Diagramme réel d'un moteur après réglage

a) *Echappement*. La soupape d'échappement est ouverte avant que le piston ne soit au P.M.B. Dans la détente qui a suivi l'explosion les gaz brûlés rencontrent une moins grande résistance. Le piston continuant son mouvement descendant, la contre pression de ces gaz est aussi moins forte. Comme ils occupent un volume plus petit que la cylindrée ils sortent avec une plus grande vitesse et la pression intérieure diminue rapidement.

On retarde alors la fermeture de la soupape d'échappement après le passage du piston au P.M.H. Bien que le piston descende les gaz d'échappement en raison de la vitesse acquise continuent à sortir.

b) *Admission*. La soupape d'admission est ouverte un peu après le passage du piston au P.M.H. Il se produit donc un vide puis un brutal appel du mélange gazeux quand la soupape s'ouvre. Cette soupape n'est pas fermée alors que le piston est au P.M.B. La vitesse de ce dernier est faible et les gaz frais par suite de leur vitesse acquise se tassent et continuent à entrer.

c) *Allumage*. L'allumage a lieu avant que le piston ne soit au P.M.H. Il faut un 1/1000 de seconde pour enflammer la masse gazeuse. Le piston utilise ce temps pour arriver au P.M.H. Le mélange "air-essence" prenant feu au niveau de la bougie, il se produit ainsi un surcroit de compression.



ECHOS de TYNDALL . . . DEPART du DETACHEMENT

TENDALL FIELD, Novembre, 1943 — En FLORIDE, pays merveilleux, pays des oranges, du soleil, des jolies filles. Mais pas de veine, tout cela se trouve a l'autre bout. Ici c'est la mer avec les requins, la foret avec ses viperes.

Cependant différents détachements arrivent à passer quelques bons moments. Ecoutez le sergent chef BOUICHOU notre nouveau moniteur raconter les impressions du Xieime détachement.

Nous avons passé la porte du large et après avoir raté le requin de service dans l'Atlantique, nous nous sommes retrouvés en Amérique.

Pour nous maintenant l'Afrique ne représente plus que les "Horizons perdus."

L'arrivée à Tyndall-Field et le premier contact avec cette école furent particulièrement agréables. Les menus frapperent d'abord nos yeux, ensuite nos papilles gustatives. Les cornichons sucrés, les marmelades de pommes salées firent notre joie passagère.

Seuls quelques "irrasatiables" continueront sans vergogne à se délecter au goût si flatteur de ces mets. Pour le Xieime détachement, la vie était belle à Tyndall-Field. On prit son de nous soigner avec une bonté maternelle. Nous avions par exemple un charmant dentiste qui nous accueillait avec un large sourire encourageant et qui nous disait "Vous allez bicher" quand nous donnions notre bouche à ses mains expertes. De l'avis de certains quelques patients eussent préféré tout autre contrainte à ce genre de soins.

Les M.P. nous prodiguaient vraiment leur affection. Malgré cette constante sollicitude certains de nos amis ont suggéré qu'il serait préférable de recruter ces gendarmes parmi les W.A.C.

Pour les néophytes de la langue anglaise on pouvait s'attendre à toutes les surprises. Les mains dans de tels cas étaient très éloquentes. Et la gamme de signes cabalistiques était savamment employée. J'en connais qui auraient été bien incapables de se faire comprendre s'ils avaient eu les mains attachées. Les surprises malgré tout ne manquèrent pas. C'est ainsi qu'en demandant deux jus d'oranges je reçus un paquet de cigarettes. Une autre fois un frais et pimpant sergent demandant un lait fut gratifié d'un jus de tomate.

Au cours le détachement s'est montré le meilleur et nos instructeurs ne comptaient plus les "lumières." Pourtant les leçons étaient assez dures et je ne sais plus le nombre incalculable de rouleaux que contenait la tourelle Martin. Le ranch des malfonctions faisait notre plaisir et sans la ferocité de notre adjudant de discipline le détachement aurait été invisible sur la piste d'envol.

Mais chaque chose a une fin et le jour de la graduation arriva. Derrière une musique guerrière aux rythmes martiaux le "French squadron" défila le premier. Dans la salle d'honneur, bombardée par l'éloquence des officiers nous avons reçu notre insigne.

Le soir du même jour, un banquet réunissait le Xième détachement. La joie y fut grande et l'ambiance d'escadrille retrouvée.

A regret le détachement s'est scindé en deux, une partie goûtant aux charmes des neiges, l'autre partie goûtant non moins avidement aux charmes du Morse.

La camaraderie qui unissait les élèves restera toujours présente en nous, même détachés nous resterons toujours le détachement "X + 7" et sûrement un jour prochain, dans un matin brumeux nous reverrons les côtes de France tous ensemble.



F. MAIL

PRESENTE A TOUS SES LECTEURS,
A TOUS SES AMIS AMERICAINS ET
FRANCAIS SES MEILLEURS VOEUX
POUR NOEL.



Solution du "PETIT PROBLEME" de F. MAIL Novembre

Rappelons la question—Deux sphères en métal, de même poids, de même volume, vous sont présentées.

L'une est massive, l'autre renferme une cavité.

On vous demande, sans le secours d'aucun appareil, et sans les heurters, de désigner LAQUELLE DES SPHERES EST MASSIVE?

Nous avons reçu plusieurs réponses.

Il ne peut évidemment être utile de plonger dans l'eau les deux sphères. Déplaçant le même volume d'eau, elles subiront la même poussée sur des poids identiques.

Point n'est besoin de radioscooper les sphères.

Il suffit de les placer sur un plan incliné. La sphère massive *ayant moins d'inertie* que la sphère de métal plus dense qui, de ce fait, renferme une cavité, se mettra plus vite en mouvement que cette dernière.

Notre regretté Victor Boucher était connu, fort à propos, pour ses traits d'esprit.

Un jour, en scène avec Elvire Popesco et affublé d'une fausse moustache, il s'aperçoit soudain que cette dernière se décolle! Ne sachant que faire, et en plein milieu de sa réplique, il s'écrie: "Excusez-moi, j'entends le téléphone qui sonne." et de foncer vers les coulisses. Ne pouvant réparer assez vite son grimage, il attache les derniers poils de sa moustache, Rentre en scène et devant la mine ahurie des spectateurs, s'écrie: —"Oh! Ce téléphone!!! ... Quel raseur.

(Communiqué par l'E.A.R. Bruno d'Oncieu)

WEIL BROTHERS COTTON MERCHANTS

MONTGOMERY, ALABAMA

Established 1878

Qualite

Precision

Service

G. PAUL ROLLIN HORLOGER FRANCAIS

200 Dexter—Hudson Building—Montgomery, Alabama

Specialiste pour les montres de precision

**Pour vos Cadeaux de Noel
offrez un livre des E.M.F.**

GUSTAVE COHEN	
La Grande Clarté du Moyen Age	1.25
JEAN-GERARD FLEURY	
Sud Amérique	1.50
JULIEN GREEN	
Varouna (roman)	1.50
REGINE HUBERT-ROBERT	
La Louisiane Française	2.00
JACQUES MARITAIN	
La Pensée de Saint Paul	1.50
Confession de Foi	2.00
RAISSA MARITAIN	
Les Grandes Amitiés (souvenirs)	1.50
Marc Chagall (7 illustration)	2.00
ANDRE MAUROIS	
Histoire des Etats-Unis (1492-1828)	2.00
Mémoires (2 vols.)	3.00
Toujours l'Inattendu Arrive	1.50
HENRI PEYRE	
Le Classicisme Français	2.00
JULES ROMAINS	
Les Hommes de Bonne Volonté	
Collection complète des 22 tomes	
parus à ce jour.	35.00
Chaque tome séparément	1.75
Salsette découvre l'Amérique	1.50
FRANZ WERFEL	
Le Chant de Bernadette	2.50

Ces livres et d'autres ouvrages des Editions de la Maison Française peuvent s'obtenir dans des éditions de luxe à tirage limité.

Demandez notre catalogue général gratuit

LIBRAIRE DE FRANCE, INC.
610 Fifth Avenue
New York City

HILDA'S

Près Montgomery

Sur la Route d'Atlanta
DINERS - DANSES

avec
l'Orchestre

BILL HAYNES

Lustig's

**La Maison du Livre
et du Cadeau**

517-19 23rd Avenue

*Livres et Cadeaux pour Chaque
Occasion*

TUSCALOOSA -:- ALABAMA

GUNN'S

Route d'Atlanta

Vous Accueillera Pour

Manger

Telephone 9750

Montgomery

MORGENTHAU CLEANERS

TOT OU TARD VOTRE TEINTURIER PREFERE

Telephone 3661

2112 Broad Street

Tuscaloosa, Alabama

ECONOMY LAUNDRY

Centreville, Alabama

La Blanchisserie Officielle de l'Armee de l'Air Francaise

BLACK, FRIEDMAN & WINSTON

510 GREENSBOROUGH AVENUE—TUSCALOOSA, ALABAMA

Toutes Fournitures Pour Militaires

UNIFORMES : CHEMISES : CHAUSSURES

"Nous Somme Heureux de Vous Souhaiter un Bon Noël"

DE TOUTE FACON, ENVOYEZ DES FLEURS POUR LA NOEL

A TOUS CEUX QUI VOUS ONT REÇU NOUS "TELEGRAPHIONS"
LES FLEURS

TUSCALOOSA FLOWER SHOP

2177 BROAD STREET

TUSCALOOSA, ALABAMA

BUFORD STUDIOS

... congratulates those of you who are in a position to fight for the liberation of your homeland. We have many friends among you, sincere and lasting friendships, aside from business relationships. We invite your patronage, assuring you of quality photographs that will serve as souvenirs of your stay among us, and as remembrances of the stages through which you passed in order to reach your fondest goal, the liberation of France.

BUFORD STUDIOS

PORTRAITS

REPRODUCTIONS

PHONE 7182

2213 Broad Street

Tuscaloosa, Alabama

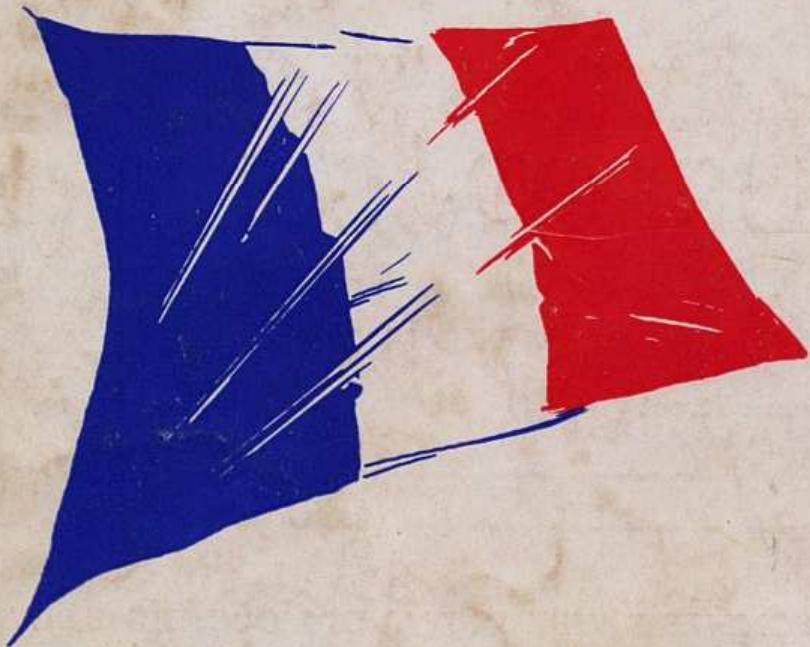
**NOUS SOMMES HEUREUX D'AVOIR L'OCCASION DE RENDRE
SERVICE AUX ELEVES PILOTES DE L'ARMEE FRANCAISE**

88 U-DRIVE-IT

TELEPHONE 4488

NOS VOITURES SANS CHAUFFEUR PEUVENT ETRE

LOUEES POUR UN JOUR OU PLUS



Buy...

WAR BONDS